65e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 48 1er DÉCEMBRE 1955

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

Abbé R. DESVOYES
Secrétaire

Bulletin d'Ecriture Sainte
(ANCIEN TESTAMENT)

SOMMAIRE

I. INTRODUCTIONS ET INITIATIONS. — 1. W. F. Albright, *L'archéologie de la Palestine*. — 2. J. Leroy, *Histoire, prophétie et sagesse biblique*. — 3. P. Auvray, *Initiation à l'hébreu biblique*.

II. PERSONNAGES BIBLIQUES. — 4. J. Lécuyer, *Abraham notre père*. — 5. *Moïse, l'homme de l'Alliance*.

III. THÉOLOGIE DE L'ANCIEN TESTAMENT. — 6. P. Heinisch, *Christus, der Erlöser im Alten Testament*. — 7 A. Neher, *L'Essence du prophétisme*.

IV. LITTÉRATURE SAPIENTIALE. — 8. J. Steinmann, *Le livre de Job*. — 9. J. Steinmann, *Ainsi parlait Qohélet*. — 10. J. P. Audet, *Le sens du Cantique des Cantiques*. — 11. *Wisdom in Israel and in the Ancient Near East*.

I. — INTRODUCTIONS ET INITIATIONS

1. — L'*Ami* (1953, p. 73-76) a présenté à ses lecteurs le grand livre de W. F. Albright sur le monothéisme biblique, lors de sa traduction — assez imparfaite d'ailleurs — en français. L'auteur s'y montrait surtout historien. Aujourd'hui, c'est en spécialiste de l'archéologie que l'ancien directeur de l'Ecole américaine de recherche orientale à Jérusalem s'adresse au public français : son ouvrage *The Archaeology of Palestine*, publié en 1949 et revu en 1954, a été remarquablement traduit par R. Alapetite [1].

On pouvait s'attendre à un livre rébarbatif, au vu du sujet traité. Il n'en est rien. L'intérêt ne fléchit jamais, tant l'auteur sait mêler ses souvenirs et ses réflexions pleines d'humour à un exposé, qui reste limpide pour le profane lui-même.

La recherche archéologique palestinienne s'est beaucoup intensifiée au cours des trente-cinq dernières années. Albright a participé à plusieurs fouilles entre 1920 et 1935 et est resté en contact étroit, depuis, avec les travaux en cours. En passant il rappelle ce qu'il doit au vénéré P. Vincent, O. P., un des fondateurs, avec le P. Lagrange, de l'Ecole biblique, dont l'*Ami* (1955, p. 521-522) a loué la *Jérusalem de l'A. T.* paru l'an dernier : « Le Père Vincent fut notre maître à tous ; il n'épargnait jamais sa peine pour initier le néophyte aux mystères de sa discipline » (p. 38).

[1] *L'Archéologie de la Palestine*. In-8, 295 p., 1.080 fr. Paris, Ed. du Cerf, 1955.

Le P. Vincent avait publié, en 1907, son *Canaan d'après l'exploration récente* qui était une admirable vue d'ensemble des résultats alors obtenus. La récolte était belle déjà, mais c'est surtout depuis 1920 que l'archéologie se développa comme elle n'avait jamais pu le faire auparavant. Même notre meilleure synthèse en français, celle d'A.-G. Barrois, *Manuel d'archéologie biblique* (Paris, Picard) dont les 2 volumes ont paru avec 14 ans d'écart (1939, 1953), doit avouer que bien des progrès se sont produits pendant ce délai.

En particulier la classification et la chronologie des antiquités se sont clarifiées et enrichies [2]. Puisque la moitié du livre d'A. (p. 53-190) entreprend cette étude, donnons-en une idée rapide.

Paleolithique. — « La Palestine fut, pendant un certain nombre d'années, aux yeux des préhistoriens, le second pays après la France ; il est juste d'ajouter qu'à présent, l'Afrique du Sud a conquis la vedette au détriment des deux autres pays » (p. 54). On a découvert au Carmel et en Galilée, une civilisation qui s'apparente au levalloiso-moustérien et, dans un dépôt de ce temps (peut-être 150.000 - 120.000 ans av. J.-C. ?) des squelettes d'hommes, témoins d'une race mixte entre l'*Homo neanderthalensis* et l'*Homo sapiens*. La Palestine, lieu de passage intercontinental, convient, dès ces temps reculés, à un mélange de types.

Mésolithique. — Le mésolithique caractéristique de la Palestine, appelé Natoufien, est une culture exclusivement microlithique. Les lames de faucilles et les pioches indiquent que l'agriculture était pratiquée ; en même temps on continuait à vivre de chasse, de pêche et de cueillette. C'était approximativement vers 8000 av. J.-C.

Néolithique. — De 6.000 à 4.000. Champs de dolmens à travers la Palestine et surtout en Transjordanie. Premières agglomérations entourées de murs en pierres : Jéricho en est jusqu'ici le seul exemple certain. A Jéricho on a trouvé des statues d'êtres humains modelés en marne. A ce néolithique dénué de poterie, succède un néolithique céramique vers 5000.

Chalcolithique. — Les frontières avec le néolithique ne sont pas nettes. Vers 4500 peut-être le cuivre fit son apparition et remplaça peu à peu la pierre dans la fabrication des haches et des pointes de flèche. Toutefois des lames de faucilles en silex

[2] Sur l'initiative de Garstang, en 1922, les écoles archéologiques de Palestine convinrent d'un classement commode et provisoire, qu'on trouvera dans la *Rev. biblique* 1923, p. 275. Celui que donne Barrois (*op. cit.*, I, p. 15) est lui-même à reviser (*ibid.*, II, p. IX).

étaient encore en usage au début de l'âge de fer [3]. Un peu partout, notamment à Teleilat Ghassul (rive gauche du Jourdain, non loin de la mer Morte) fleurit, entre 4000 et 3300, une civilisation pacifique ; on relève des fresques polychromes sur les murs des maisons de T. Ghassul (dessins géométriques, dragons stylisés. Tentatives d'écriture pictographique à Byblos (p. 200) ?

Bronze ancien. — Cette période va du XXXI^e^ siècle aux environs de 2000 et se divise en quatre phases [4]. Invasion sémitique en Palestine. Les villes s'établissent sur les collines et s'entourent de fortes murailles. L'apogée de civilisation se situe entre les XXVI^e^ et XXIII^e^ siècles : c'est l'âge des Pyramides et l'on note une forte influence égyptienne.

Bronze moyen (2000 - 1600). — Diffusion de la culture syro-mésopotamienne. Domination égyptienne jusque vers 1800 : l'installation des Amorrhéens en Palestine revit à travers les textes égyptiens dits d'exécration. Ces textes écrits sur des poteries ou des statuettes avaient pour but de maudire efficacement les roitelets palestiniens ennemis des Pharaons du XIX^e^ siècle (p. 92). Du XIX^e^ au XVIII^e^ siècle, invasion des Hourrites du Nord, avec des éléments indo-aryens. Ils importèrent en Palestine les chevaux et les chars de guerre, l'art des fortifications avec murs en talus et glacis ; le pays est soumis à leur domination féodale. Les Hyksos, dernière vague de cet ébranlement Nord-Sud, qui s'était enrichi d'éléments sémites, conquirent l'Egypte et fondèrent un Empire qui se désagrégea au XVI^e^ siècle. Les Egyptiens prirent alors leur revanche en conquérant la Palestine ; les princes hyksos y résistèrent furieusement. Bien des villes portent les traces de ces guerres (p. 96-97).

Bronze récent (1600 - 1200). — Civilisation égéo-cananéenne. Plusieurs tentatives d'invention de l'alphabet (p. 201-210). Documents d'El-Amarna. L'invasion israélite se marque archéologiquement, vers 1220, par la destruction de villes comme Lakish (p. 118-119).

Fer I (XII^e^ - X^e^ s.). — Les Philistins apportent, vers 1175, leur poterie et leurs techniques de fabrication (p. 127). Baisse de l'urbanisme avec les Israélites (p. 131). Les écuries de Salomon à Megiddo, pour 450 chevaux : « on soignait mieux les chevaux que les hommes à cette époque - là ! » (p. 137). Raffineries de cuivre d'Azion-Gaber (p. 140).

Fer II (900 - 550). — On a retrouvé appartenant à cette époque beaucoup de documents qui illustrent la Bible, depuis le calendrier de Gézer, tablette de travail d'un écolier (X^e^ siècle) jusqu'à la série des plaquettes d'ivoires pour décorer les meubles [5].

[3] On remarquera aussi la persistance du silex dans l'opération de la circoncision (Ex., IV, 25 ; Jos., V, 2-3) ; dans le domaine du sacré, la tradition avait évidemment beaucoup de poids et les rites restaient ce qu'ils avaient été dans le passé. Ce détail insinue le caractère religieux de la circoncision.

[4] Les séquences stratifiées de villes comme Megiddo et Jéricho permettent l'établissement de ces phases. Chaque période possède son type de poterie : c'est Flinders Petrie qui a découvert ce principe fondamental de datation (p. 31). A. donne les types de poterie pour chaque période.

[5] Rappelons que ces textes et documents se trouvent dans J. B. Pritchard, *Ancient Near-Eastern Texts relating to the Old Testament* (Princeton University Press, 1950) et *The Ancient Near East in Pictures relating to the O. T.* (ibid., 1954).

Fer III (550 - 330). — Repeuplement lent de la Palestine. Apparition des monnaies : imitations locales des pièces attiques.

L'époque gréco-latine (330 av. J.-C. - IV^e^ s. ap. J.-C.) termine cet exposé. La documentation archéologique y devient extrêmement abondante.

Albright a esquissé ce cadre imposant pour arriver à des conclusions très nettement affirmées. L'archéologie *valorise* les données de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Les données historiques de la Bible sont exactes à un point qui dépasse de loin les idées de n'importe lequel des critiques modernes, qui se sont constamment égarés du côté de l'hypercritique » (p. 248). Qu'il s'agisse de l'historicité et de la personnalité des patriarches (p. 256), du caractère essentiellement mosaïque de la tradition du Pentateuque (p. 244), de l'existence de nombreux psaumes dès le X^e^ siècle (p. 258), de l'antiquité de la liste de villes en Jos., XXI (p. 249), ou de dater la tradition tant johannique que synoptique, par un détail crucial, A. se révèle *conservateur* dans le meilleur sens du terme. Il donne confiance en la Bible ! Et dans le domaine du comparatisme il sait bien que « les plus belles choses de la littérature babylonienne et égyptienne réapparaissent sous une forme *transformée* dans la Bible » (p. 275) parce qu'à Israël a été confiée l'Alliance.

L'archéologie étudie les conditionnements humains de cette Alliance, et alors, discrètement, elle est au service de la foi. Notre intérêt pour le livre d'A., on le sent, vient de là [6].

* *

2. — Depuis une dizaine d'années les introductions à la lecture de la Bible se sont multipliées et nous ne manquons pas, ici, de signaler les meilleures : Grelot (en tout premier lieu), Dheilly, Joly, Bur... Ces efforts parallèles trouvent un public avide et ils sont en eux-mêmes un signe du renouveau biblique qu'ils cherchent à guider. L'abbé J. LEROY a trouvé pour nous initier à l'Ecriture un plan tripartite suggestif, qui ressort du titre : *Histoire, prophétie et sagesse biblique* [7].

Le livre est clair. Son plan très souple permet d'envisager toutes les questions importantes des deux Testaments et d'en grouper tous les livres ; parfois on a l'impression que ce groupement est un peu artificiel : c'est ainsi que sous le titre de Sagesse on fait entrer les Epîtres du N. T. La critique est bien au point : le patronage du chanoine H. Renard est une garantie (p. 10). On distingue trois Isaïe (p. 200) et deux Zacharie (p. 207) ; cependant il n'est pas exact de dire, sans plus que « le livre de Jérémie a été écrit sous sa dictée par Baruch » (p. 201) : cela ne vaut que pour une partie de ce livre. Nous avons apprécié le chapitre sur l'humanité primitive où les formules sont à la fois simples et éclairantes. Pour le messianisme, on semble dire que Num., XXIII, 9-10 est *la* seule prophétie de Balaam, alors que Num., XXIV, 17 est bien plus important (p. 218) et dans le chapitre

[6] A. a parfois des opinions très assurées. Esdras est-il lui-même le Chroniste (p. 245) ?

[7] In-8, 280 p. Paris, Odilis, 1955.

consacré à David et la royauté messianique (p. 91-101) on ne fait pas état de II Sam., VII : heureusement, cette lacune est comblée p. 218.

La présentation de ce livre est excellente : des reproductions du Christ, de Moïse et des Apôtres, empruntées à la sculpture de Chartres ouvrent chaque partie. Le style est dépouillé. Aucun renvoi bibliographique ne surcharge le texte.

* *

3. — Le P. AUVRAY, de l'Oratoire, à qui la renaissance des études bibliques en France doit tant [8], enseigne depuis de nombreuses années l'hébreu au scolasticat de Montsoult (Seine-et-Oise). Il a mis au point une méthode pratique pour les débutants, c'est-à-dire ceux qui veulent aboutir à une lecture courante des livres historiques [9]. Un précis de grammaire (p. 9-76), une anthologie de textes (p. 77-202), un vocabulaire, contenant 2000 mots (soit : tous les mots employés plus de dix fois dans la Bible) (p. 203-257) constituent les trois parties de cet ouvrage.

Le P. Auvray est un enchanteur, qui nous apprend l'hébreu par la joie. Avant d'avoir lu sur le prospectus-réclame, que son dessein s'inspirait du *Vocabulaire grec* du R. P. Fontoynont, s. j. [10], nous avions été saisi par la parenté des méthodes. A travers quelques textes grecs, le maître de Fourvière nous introduisait à la mentalité des Hellènes, faisait saisir par l'intérieur les caractères de leur culture, signalait les mots-clefs et les thèmes suggestifs qui ouvraient à leur civilisation. Né de l'enseignement, son *Vocabulaire* a connu, jusque dans l'enseignement officiel, une très large audience. Nous savons que naguère il avait songé à une entreprise analogue pour l'hébreu. Ce sera pour lui une grande joie de voir réalisé un rêve que la maladie avait arrêtée depuis longtemps [1].

Une lettre, un récit historique, un psaume et une série d'oracles donnent à A. l'occasion de nous conduire à travers la grammaire, la graphie (voir note abondante sur le *qeré-ketib*), la poétique et la sémantique hébraïque. Mais c'est la 3e partie qui, à ce dernier point de vue est la plus riche. Le vocabulaire est disposé par catégories : la famille, l'habitation, les voyages, l'armée et la guerre, le travail et les métiers, etc. Les explications données à propos des principaux mots sont brèves. Elles suffisent, cependant, à évoquer la faculté d'assimilation des Hébreux : tel mot vient du hittite ; tel autre du babylonien (p. 217 : n'aurait-on pas pu signaler cette origine pour *kuttoneth*, qui a passé ensuite dans le grec χιτών et dans le latin *tunica* ? il est remarquable qu'un certain nombre de termes de métier ou de technique ont été empruntés par Israël). La malignité et l'humour de la race revivent à propos d'Edom (p. 215) ou à l'occasion du nom de Jonas (la colombe) (p. 215).

Il nous semble qu'un peu plus d'insistance eût été bonne et que quelques pages sur l'âme d'Israël eussent été les bienvenues.

Mais comment se plaindre devant tant de richesses et de suggestions ! Modestement l'auteur dit qu'il se rend compte des imperfections de son travail. Qu'il nous soit permis de le louer très fort de sa réussite [2].

II. — PERSONNAGES BIBLIQUES

L'étude des grands personnages bibliques est une façon concrète d'aborder la Bible. Ils sont l'écho de leur temps en même temps que les pionniers de l'avenir : en eux se résume la montée de l'histoire sainte. La collection « *Témoins de Dieu* » (éd. du Cerf) nous a donné ces dernières années un certain nombre de biographies spirituelles. En voici deux nouvelles qui se situent dans d'autres collections [3].

* *

4. — Le P. J. LÉCUYER, directeur au Séminaire français de Rome vient d'écrire *Abraham, notre père* [4]. C'est « une sorte de portrait traditionnel d'Abraham tel qu'il a été vu dans la tradition juive et surtout chrétienne » (p. 7). Le livre reproduit des conférences spirituelles données à des prêtres-étudiants. Elles sont pleines de suc, celui même des Pères. L. a choisi dans les innombrables commentaires, en écartant ce qui lui a semblé trop allégorique. On suit donc, avec ces admirables guides, la vie d'Abraham dans ses épisodes majeurs et l'on arrive ainsi à en faire une lecture *ecclésiale*, qui souligne et approfondit les lignes de force du sens littéral.

Ce souci de « coller » au sens premier en en découvrant les implications, en le montrant ouvert à des approfondissements, est ce qui fait l'intérêt de cette méthode. Nous savons que L. l'applique déjà à d'autres personnages bibliques et nous nous réjouissons des éventuelles publications qui suivront. Situer un homme comme Abraham dans une continuité, c'est être fidèle aux suggestions de la Bible elle-même. Au temps de l'Exil notamment (Ez., XXXIII, 24 ; Is., XLI, 8-9), Abraham est devenu un point de ralliement pour Israël ; mais dès les premiers temps de la monarchie, c'est de lui que se réclament les Israélites groupés à Jérusalem (Ps., XLVII, 10) ; et Moïse, en sa vocation (Ex., III, 6) reçoit l'assurance que le Dieu du Sinaï est celui d'Abraham. Toute la Bible va ainsi de la « Promesse » à l'accomplissement.

Abraham est l'homme de la foi, même s'il n'a pas encore découvert toutes les exigences morales de cette foi (on pense à Gen., XII, 10-20). Si la tradition en a fait une sorte de missionnaire du vrai

[8] Rappelons la traduction de Ricciotti, la collaboration à la *Bible de Jérusalem* (Isaïe, Ezéchiel, Proverbes, Ecclésiastique), les travaux sur Ezéchiel et de nombreux articles dans les revues spécialisées.

[9] *Initiation à l'hébreu biblique*. In-8 de 272 p., 2.400 fr. Desclée et Cie, Tournai, 1955.

[10] In-8 de XVI - 200 p. Paris, A. Picard, 1941.

[1] S'il est des hommes qui sont essentiellement des animateurs et des pionniers, le P. Fontoynont est de ceux-là. Aujourd'hui tout le monde parle des thèmes bibliques. Nous nous souvenons — avec quelle reconnaissance ! — de ces retraites bibliques, entre 1935 et 1945, où le R. P. ouvrait ses auditeurs à cette méthode où se rejoignaient la science et la piété.

[2] Remarquer que bien des mots importants du vocabulaire (3e partie), comme *dérék* (piste, voie, conduite) ou *shalôm* (paix, bien-être) sont expliqués dans la 2e partie. Se reporter à l'index de la fin. — P. 139 : lire 590 et 520 au lieu de 690 et 620.

[3] On attend incessamment un *Elie*, publié par les « *Etudes Carmélitaines* ».

[4] Coll. « *L'Esprit liturgique* » n° 8, 160 p., 300 fr. Edit. du Cerf, Paris, 1955.

Dieu (p. 41) c'est qu'il y avait dans la Promesse une force universaliste (Gen., xii, 3) ; Melchisédech est d'ailleurs, au cœur de l'histoire du peuple élu, le témoin de l'appel de toutes les nations à la connaissance et au service du vrai Dieu (p. 52). La vocation commune de tous les peuples au salut est rappelée, à propos de la sollicitude « maternelle » de Dieu pour Ismaël, exclu pourtant de la vocation particulière du peuple élu (p. 108-109, p. 86). Le sacrifice d'Isaac est un événement d'une portée universelle, « puisque Dieu a voulu en faire dépendre le salut du monde entier » (Gen., xxii, 18) (p. 128), il conserve dans la vie de l'Eglise une place centrale comme dans celle d'Abraham (p. 130) : et ici, les attestations archéologiques et liturgiques sont largement utilisées. C'est sur des élévations sur le « sein d'Abraham » et sur l'accueil céleste que réserve aux élus la paternité spirituelle du patriarche, que se clôt ce petit livre attachant [5].

* *

5. — Les « Cahiers sioniens » ont consacré en 1954 un numéro spécial — équivalent à trois livraisons — à *Moïse, l'homme de l'Alliance*. Les éditions Desclée, de Tournai, viennent de le publier en un fort volume, orné de dix illustrations [6].

La figure et l'œuvre de Moïse sont étudiés, par seize collaborateurs, exégètes, patrologues, médiévistes, islamologues. C'est dire qu'on en suit le destin depuis l'Ancien Testament jusque dans les différentes traditions qui s'en sont réclamées.

H. Cazelles a inséré, avec sa maîtrise coutumière, Moïse dans l'histoire des xiv^e^ - xiii^e^ siècles avant J.-C. Appartenant à un clan lévitique immigré en Egypte, Moïse a préparé une carrière administrative sous le pharaon Horemheb (vers 1320), puis a été envoyé dans l'Est du Delta, pour le maniement des Asiatiques, comme scribe. Mais l'oppression que ses frères subissaient de la part de Séthi I (1312-1298 ou dix ans plus tard) l'accula à une option : ou sa carrière à la cour de Pharaon ou la fidélité aux siens. Il choisit et, devenu suspect, s'enfuit en Madian où il prit femme dans la tribu de Coush (Ex., ii, 16 ss ; Sephora est donc identique à la femme coushite de Num., xii, 1), Moïse a retrouvé en Madian des traditions patriarcales, y compris le culte de Yahvé. Son retour en Egypte coïncide avec le règne de Ramsès II, à la faveur d'un changement de personnel administratif. Le départ des Hébreux s'est fait (par la voie du Sud et non par la voie normale, celle du Nord) sous ce règne. Cazelles montre le lévite Moïse installé à Qadesh et suivant les tribus éphraïmites dans l'Outre-Jourdain, où il aurait mis par écrit le Code de l'Alliance (Ex. xxi-xxiii).

A. Gelin a essayé d'exprimer la personnalité de Moïse et de la saisir à travers une tradition qui emplit tout l'A. T. [7]. **Cette tradition se continue dans le judaïsme postbiblique. — Le P. Botte** étudie la *Vie de Moïse* de Philon, biographie et panégyrique où les catégories de roi, législateur, prêtre et prophète sont tour à tour appliquées à une figure qui les déborde. — Le P. Vermès continue avec le portrait de Moïse dans le judaïsme hellénistique : ce portrait, haut en couleur, est apologétique chez Artapan qui veut ruiner les calomnies antijuives circulant sur Moïse, en Egypte, depuis Hécatée d'Abdère (iv^e^ - iii^e^ siècle) et Manéthon ; il l'est aussi chez Josèphe qui habille Moïse à la grecque ; le Pseudo-Philon (*Livre des antiquités bibliques*) répond aux objections que le texte biblique pourrait suggérer à un Juif pieux ; ces deux derniers auteurs sont des témoins de la catéchèse juive de Palestine. Une tendance à parler du retour eschatologique de Moïse se relève dans le *IV^e^ Esdras* et dans les écrits de Qumrân où l'on parle de « l'arrivée d'un Prophète et des Messies d'Aaron et d'Israël » (p. 81). Et cela éclaire certains textes évangéliques, notamment le récit de la Transfiguration, qui est une anticipation de la venue eschatologique du Messie et de ses précurseurs (Descamps, p. 178, 187).

Renée Bloch [8] a envisagé Moïse dans la tradition rabbinique. Après avoir tracé quelques avenues claires dans cette tradition complexe, R. B. s'arrête à quelques thèmes plus significatifs ; nous relevons notamment le sens méritoire de la mort de Moïse pour la génération du désert ou même pour tout Israël (p. 129-130) ; mais il nous semble que cette idée expiatoire, qui se trouve dans une couche tardive de la tradition, peut difficilement avoir influé sur le portrait du Serviteur de Yahvé (Second Isaïe) (p. 155) même si l'on soutient que l'auteur des chants du Serviteur est tardif par rapport à celui du « Livre de la consolation », ce qui ne semble pas démontré [9]. Le plus curieux des rapprochements littéraires qu'ait fait R. B. est celui de l'évangile de l'Enfance dans Mat. i-ii avec la tradition midrashique sur l'histoire de la naissance de Moïse (p. 164-165) [10].

Le P. Démann a étudié la position de S. Paul devant la Loi de Moïse considérée, avec son interprétation traditionnelle, comme règle de vie et comme voie pour parvenir à la justice ; il a recomposé

[5] P. 46 : le mot « Hébreu » n'est jamais devenu le nom du peuple élu. P. 60 : le choix fait par Jésus, à la Cène, du pain et du vin comme éléments du sacrifice, outre la référence à Melchisédech admise par L., fait penser aussi aux repas religieux de Qumrân. — Rappelons deux études récentes sur Abraham : *Abraham père des croyants* (« Cahiers Sioniens » et Ed. du Cerf, 1951) (*Ami* 1952, p. 66-67). A. George, *Le sacrifice d'Abraham*, dans *Etudes de critique et d'histoire religieuses*, Lyon 1948 (*Ami* 1949, p. 115).

[6] In-8 de 405 p., 960 fr. 1955.

[7] Le lecteur minutieux relèvera dans ces deux études qui se font suite, quelques divergences : sur l'identité des Pharaons (p. 20 et 31) et là ce doit être H. Cazelles qui a raison ; sur la portée d'Ex., iii, 15 (p. 19 et 36) et là je crois bien que c'est moi.

[8] R. Bloch fut une des victimes de la catastrophe aérienne arrivée le 27 juillet dernier en Bulgarie. La D.C.A. bulgare abattit l'avion israélien qui la conduisait avec une soixantaine de passagers en terre d'Israël. Convertie au catholicisme, R. B. s'était donnée à la cause de l'amitié judéo-chrétienne. Elle avait commencé une carrière scientifique qui s'annonçait très fructueuse : les origines chrétiennes, dans leur articulation précise avec le Judaïsme, avaient déjà fait l'objet de plusieurs de ses travaux. Un « Mémorial » lui sera consacré l'an prochain par ses nombreux amis.

[9] Sur la position de ce problème critique, voir *Les Pauvres de Yahvé*, p. 99-107.

[10] R. B. a repris cette question dans une *Note méthologique pour l'étude de la Littérature rabbinique*, dans *Rech. de science religieuse*, 1955, p. 161-193 : « Jésus reconnu comme Messie étant considéré comme un second Moïse, il était naturel pour l'évangéliste de se référer constamment aux traditions sur la naissance de Moïse pour formuler celles relatives à la naissance de Jésus. »

l'éclairage sous lequel il faut lire les critiques adressées à la Loi : c'est-à-dire la lumière de la foi.

Telle est, brièvement analysée, la partie de ce livre qui intéresse les biblistes. On trouvera un exposé de J. Leroy sur l'iconographie de Moïse et l'on ne manquera pas d'admirer (pl. II) une fresque de la synagogue de Doura Europos (IIIe siècle ap. J.-C.), représentant un Moïse jeune, déployant le rouleau de la Loi et regardant dans le lointain « comme s'il contemplait d'un œil prophétique les réalités futures promises à sa nation, à condition qu'elle reste fidèle à la Loi de Yahvé » (p. 360).

III. — THEOLOGIE DE L'ANCIEN TESTAMENT

6. — Le professeur Paul Heinisch, de Bonn, est un vétéran de l'exégèse vétérotestamentaire. On lui doit notamment plusieurs commentaires de la collection *Die Heilige Schrift des Alten Testament* et il y a donné, en 1940, une *Théologie biblique de l'Ancien Testament*, qui témoigne d'une remarquable érudition. Il nous offre aujourd'hui une étude sur le messianisme, intitulée *Christus, le Rédempteur dans l'Ancien Testament* [1], qui sera la bienvenue. En effet, depuis le livre de L. Dennefeld, *Le Messianisme* (Paris, 1929), affecté l'année suivante par le Saint-Office de la note « *tuto doceri non potest* », aucune synthèse catholique n'avait vu le jour sur ce sujet central entre tous, puisqu'il est impliqué dans tout le développement de la Révélation. D'autres essais s'amorcent ou s'annoncent [2] qu'aura précédé celui de l'exégète allemand. Destiné au grand public, il se présente sans vain étalage d'érudition (les notes bibliographiques sont données au début et les notes critiques renvoyées à la fin) et avec une note discrète de piété qui justifie bien son titre.

Le plan s'en développe très clairement. Après une sorte d'introduction sur divination et prophétie, où déjà l'on sent l'écrasante supériorité d'Israël sur les autres peuples, l'auteur attaque la partie principale de son livre consacrée à l'attente messianique (p. 47-312) ; il s'agit de montrer « comment l'attente d'un Rédempteur a émergé dès les origines (*Urzeit*) et puis comment son image, au cours des siècles, s'est enrichie de traits toujours nouveaux » (p. 46). Une vue rapide sur les idées messianiques relevées dans la littérature juive post-biblique achève cette étude. Alors on passe à l'accomplissement des prophéties.

Le Christ a été annoncé comme Roi, Prophète, Prêtre et Homme de souffrances et à tous ces titres il a accompli les Ecritures ; toutefois, il faut tenir compte de ce qu'il y avait de relatif dans l'énoncé des vieux oracles (manques de perspective, situations politiques précises et dépassées, promesses cultuelles centrées sur Jérusalem, descriptions paradisiaques) et ne pas vouloir trouver une correspondance mathématique entre la promesse et l'accomplissement ; d'autant plus qu'est intervenu le libre refus des Juifs, sans lequel Jérusalem eût peut-être été le centre de l'Eglise (p. 332) ; d'autant plus, aussi, que les temps messianiques n'ont pas encore fini de se déployer et que nous sommes toujours en attente (p. 333).

Après cela, Heinisch développe avec quelque abondance (p. 334-371) une autre ligne de préparation qu'on discerne dans l'Ancien Testament, maintenant que le Nouveau est venu : Dieu a parsemé l'histoire sainte de « types », personnes (Isaac, Moïse, Jonas) ou réalités (la Pâque, la circoncision) qu'il orientait vers l'accomplissement chrétien avec une valeur symbolique. Cinq fois, par exemple, S. Matthieu renverrait à des types (Mat., II, 15, 18, 23 ; XIII, 34-35 ; XXVII, 9-10) ; le IVe Evangile et l'épître aux Hébreux utilisent largement la signification typique de l'ancienne Alliance. Toutefois il faut se garder d'une certaine surenchère, quand on parle de sens typique à propre des Pères et bien se rappeler les critères qu'en donne la théologie (p. 369-371). Un chapitre est consacré à la Mère du Sauveur : trois endroits l'annonceraient au sens littéral (Is., VII, 14 ; Mich., V, 2-3 et Jér., XXXI, 22). Par *accomodatio sensus* plusieurs personnes de l'Ancien Testament (Joël, Judith, Esther) ou plusieurs réalités (l'arche, la *janua clausa* d'Ezéchiel) ainsi que l'Epouse du Cantique, la Sagesse de Proverbes et la Jérusalem des Lamentations sont considérés comme des « types » mariaux : le mot gagnerait sans doute à être utilisé en son sens technique... Nous croyons, par contre, que la typologie Eve-Marie, signalée en trois lignes (p. 377), est présente dans le IVe Evangile [3]. Et faut-il rappeler que la longue théorie des *'anawim* a annoncé et préparée l'âme de Marie [4] ?

Les pages finales s'attachent à marquer l'originalité de l'attente messianique. Celle-ci est plus ancienne, nous dit-on, que les prophètes écrivains, plus ancienne que le peuple d'Israël (p. 394) ; ce dernier point est exact, encore que le contenu de Gen. III, 15 ait été révélé au seul Israël et dans des conditions qu'on peut approximativement situer. Les dernières pages sont consacrées à l'attente messianique hors de la Bible, en Perse, en Egypte et à Babylone (p. 398-412) : l'examen s'avère plutôt négatif ; l'influence perse se situe au niveau des apocryphes et Babel a fourni quelques images et thèmes mineurs.

Après cette vue d'ensemble, abordons la partie déjà signalée comme la plus amplement traitée : celle où s'esquisse une histoire de l'espérance messianique.

Cette histoire est difficile à écrire, parce que l'objet en est multiforme. Il y a un messianisme dynastique et un messianisme eschatologique ; le Messie fut attendu comme roi, prophète souffrant, prêtre ou personnage transcendant ; il y a un messianisme sans Messie ; il y a des formes d'attente plus difficiles à classer, comme celle attestée en Zach., XII, 10 (le Transpercé) ou à Qumrân (le Messie d'Aaron et le Messie d'Israël). De plus la chronologie doit être établie avec soin : de nos jours, par exemple, certains critiques catholiques, et non des moindres, datent les psaumes dits royaux (II, XLVI, CX) de l'époque postexilienne, alors que d'autres optent pour l'époque antérieure aux prophètes écrivains. L'histoire qui résultera de ces options

[1] *Christus, der Erlœser im Alten Testament*. 456 p. Editions Styria, Graz-Vienne-Cologne, 1955.

[2] Voir le recueil de Louvain intitulé *L'attente du Messie*, 1954 (*Ami*, 1954, p. 631-632) et l'article « *Messianisme* » du *Supplément au Dict. de la Bible*, actuellement sous presse.

[3] Voir Braun, o. p., *La Mère des fidèles, essai de théologie johannique*, 1953 (*Ami*, 1955, p. 581-582).

[4] Voir nos *Pauvres de Yahvé*, 1954, chapitre VI.

risque d'être fort différente. Ainsi un classement à la fois chronologique et thématique est nécessaire pour qui veut aborder cette histoire complexe.

Heinisch s'en est tenu au premier classement. Il examine, de ce point de vue, avec une grande clarté, les péricopes messianiques en quatre grands groupes :

— *a*) celles qui datent d'avant les prophètes-écrivains (c'est-à-dire avant le VIII^e^ siècle). Il y inclut non seulement les grands textes : Gen., XLIX, 8-12, Num., XXIV, 15-19, II Sam., VII, 16, ps. II et CX, mais encore Deut., XVIII, 15-18 et les ps. XXII et XVI, dont rien ne permet, lui semble-t-il, de refuser l'origine davidique. Il est certainement permis d'être plus réservé ;

— *b*) celles qui datent du temps des prophètes préexiliens. Am., IX, 11-15 y est inclus sans difficulté, ainsi qu'Os., III, 5, généralement reconnu comme glose. Avec raison les ps. XLV et LXXII sont étudiés ici, ainsi que les grands oracles d'Isaïe, de Michée et de Jérémie. Mais Is., II, 2-4 ; XVIII, 7 ; XI 11-16 ; XIX, 18-25 sont-ils authentiquement isaïens ?

— *c*) Celles de l'Exil, c'est-à-dire Ezéchiel et le Second-Isaïe ;

— *d*) Enfin celles d'après l'Exil, du Trito-Isaïe à Daniel.

On est étonné qu'aucune place ne soit faite aux psaumes du Règne (XCIII, XCVI - XCIX) ni, plus loin, aux croyances messianique dont se font l'écho les manuscrits de la Mer Morte (*Ami*, 1955, p. 434).

Autant qu'on puisse reconstituer le travail de l'historien, il nous semble que Heinisch tient compte de trois facteurs dans l'exégèse qu'il donne des passages messianiques.

D'abord, de ce qu'on pourrait appeler le climat d'éclosion des oracles, des circonstances de leur émission, de leur *Sitz im Leben*. Si Jacob, dans le premier endroit de la Bible où est envisagé un Messie personnel, le dépeint comme un roi pacifique (Gen., XLIX), c'est que l'atmosphère était à la paix ; mais il en va autrement à l'époque de Balaam qui nous dépeint un Messie guerrier (Num., XXIV) (p. 83). Si Jacob a prévu un Messie-roi, cela ne lui était pas plus difficile qu'à Abraham (Gen., XVII, 6, 16), étant donnée l'ambiance égyptienne ou cananéenne (p. 77-78). Nous dirions plus volontiers que les deux passages envisagés sont, par leur date, assez proches de la montée de David et que le climat du premier n'est pas uniquement pacifique. De même, dans la prophétie isaïenne, le Messie est lié à la dévastation de Juda par les armées assyriennes et apparaîtra quand la puissance d'Assour sera épuisée (p. 154-155) ; on ajoute aussitôt qu'il y aura un intervalle de quelques siècles entre les deux événements et qu'Isaïe l'a sauté en esprit (*Isaias hat diese Zeit im Geiste übersprungen*). Mais alors on se demande comment la naissance d'Emmanuel sera un signe pour Achaz. De même, on ne refuse pas de voir le mariage réel d'un prince royal, par exemple Salomon, comme arrière-fond du ps. XLV, mais ce n'est qu'un point de départ, une sorte de tremplin pour une annonce autrement importante : celle des relations d'Israël et du Messie (p. 197-198). De la même manière, Zorobabel, aux temps de la Restauration, ne fait que fournir l'occasion de chanter un plus grand que lui.

L'idée du Messie est donc uniformément eschatologique. La promesse de II Sam., VII (cf. XXIII, 5) ne semble pas donner naissance à un messianisme dynastique, puisque dès Amos elle s'individualise (p. 93). Heinisch qui refuse de voir dans le « David » d'Ez., XXXIV, 23-24 et XXXVII, 22-25 une série de rois de la maison de David (p. 215) ne souscrirait pas à cette réflexion de Coppens : « On a même peut-être espéré qu'un jour tous les rois, sans exception et sans interruption, finiraient par être et par rester des monarques selon le cœur de Dieu et selon l'exemplaire réalisé une première fois en David » (*L'attente du Messie*, p. 35).

Pour fixer les traits de ce Messie, un deuxième facteur intervient : une lumière surnaturelle est départie aux voyants, qui leur fait prophétiser ce dont ils ne pouvaient, en leur temps, avoir une idée même approximative. Ainsi David, auteur du ps. XVI, a reçu la révélation de la résurrection du Messie (p. 119) ; ainsi Isaïe (IX, 5) et le ps. II, 7 ont prédit la divinité du Messie (p. 152) et le comparatisme ne peut rien apporter à l'exégète sur ce point (p. 427, note 21) ; de même pour ce qui est de la naissance virginale, annoncée en Is., VII, 14 (p. 142) ; le titre de prêtre donné au Messie au ps. CX apparaît comme une création étonnante de la prophétie. Dans ces quelques exemples se trouve évidemment engagée toute une conception de la Révélation, sur laquelle nous aurons occasion de revenir, un jour.

Un troisième facteur sur lequel Heinisch insiste tout au long, c'est le commentaire donné par l'Ancien et surtout le Nouveau Testament aux oracles étudiés. Ainsi une lumière postérieure éclaire la route, et le fleuve dont nous aurions pu suivre la descente pleine de surprise prend un cours bien réglé. Un seul exemple typique. Deut., XVIII, 15-18 vise la venue en Israël d'un prophète au sens collectif : mais la question rapportée en Jo., IV, 25, qui émane des Samaritains (dont le seul livre sacré était le Pentateuque) montre qu'on attendait chez eux d'après ce passage un Messie-prédicateur. A quoi s'ajoutent d'autres textes, comme Jo., I, 21 ; VII, 40-41 ; VI, 14 ; Act., III, 22 ; VII, 37.

Le livre de Heinisch est important non seulement par toute l'exégèse de détail qui y est accumulée, mais parce qu'il est une synthèse et que toute synthèse fait avancer la connaissance. Il aidera ses lecteurs à saisir dans son ensemble, le plan de Dieu.

* *

7. — André NEHER, professeur à l'Université de Strasbourg, nous donne un travail de synthèse sur *L'Essence du prophétisme* [5]. Déjà certains thèmes s'en esquissaient dans sa thèse de doctorat ès-lettres soutenue en 1947 : *Amos. Contribution à l'étude du prophétisme* [6]. L'auteur est un philosophe et, si son langage s'en ressent quelque peu, il reste cependant très lisible. Il est surtout un croyant, qui lit la Bible à l'intérieur du Judaïsme et nous fait vibrer sympathiquement à la grandeur et à l'originalité de la Révélation, dont Israël a été le témoin et le dépositaire (Rom., IX, 4-5). Un chré-

[5] Dans la collection « *Essais philosophiques* » 358 p., 900 fr. Paris, Presses universitaires de France, 1955.

[6] In-8 de XIV - 299 p. Paris, Vrin, 1950.

tien ne se trouvera pas dépaysé à lire cet essai : faisant partie de « l'Israël de Dieu » (Gal., VI, 16), il aura l'impression d'y redécouvrir une richesse commune et aussi le désir d'achever un si magnifique itinéraire : « A bien des reprises et de bien des manières, Dieu a parlé jadis à nos pères par les prophètes. En ces temps qui sont les derniers, il nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses » (Heb., I, 1-2)...

Un des bienfaits de cette lecture est de poser Israël dans son originalité. Les premières pages nous introduisent, en effet, aux prophétismes non bibliques, et le bilan s'en avère décevant au point de vue du comparatisme.

En Egypte, Néfer - rohu et Ipouwer, contemporains de la XII[e] dynastie (vers 2000), témoins de la mort d'un Pharaon, contribuent par leurs prophéties à minimiser la perturbation causée par ce moment critique : un récit pessimiste, dépeignant le désastre, correspond à la critique du passé récent ; la description optimiste de l'avenir correspond à l'éloge du nouveau souverain et à l'espoir que ses sujets placent en lui. La fonction de la prophétie est donc de contribuer au rétablissement d'une continuité nationale (p. 47).

En Mésopotamie, le prophétisme n'a su être qu'une vaste entreprise de consultations et de renseignements qu'on arrachait à la divinité par les procédés de la mantique. La volonté des dieux restait hermétique et le climat de la vie angoissé : aussi les souverains centralisaient-ils les présages nécessaires à la vie de l'Etat. Cela reste le fait à Mari ; car, depuis 1950, les archives royales de Mari (vers 2000) nous ont fait connaître des inspirés (*mahhu*) porteurs d'un message qui ne semble leur avoir été communiqué que par la parole d'un dieu ; de plus, il arrivait à ces personnages d'associer à l'intervention d'Hadad, le dieu révélateur, les idées d'élection et d'alliance. « Le prophétisme de Mari constitue sans doute la préhistoire du prophétisme biblique » (p. 24-29), mais une préhistoire qui reste pauvre dans sa fonction précise.

L'Asie mineure, Phrygie et Phénicie, atteste un prophétisme extatique et délirique, en liaison avec un « mystère », c'est-à-dire un rite d'initiation et de salvation. Les *nabis* hébreux du temps de Saül ou de Jézabel en ont emprunté certains aspects (p. 30), mais non l'idée essentielle (p. 54).

Le problème grec, du type Térésias (dans l'*Œdipe-Roi* de Sophocle) ou du type Cassandre (dans l'*Agamemnon* d'Eschyle) accède par une illumination intérieure et inopinée de la divinité à un plan nettement au-dessus des devins ordinaires (μάντεις). Ce dernier terme a été soigneusement évité par les traducteurs de la Septante, quand ils parlent des prophètes bibliques. Un autre prophétisme grec est celui des *chresmologues* (= diseurs de poèmes), prédicateurs ambulants, qu'on décèle à partir du VIII[e] siècle et qui répondent aux demandes des petites gens dans leurs préoccupations quotidiennes. On ne perçoit pas, chez eux, de prédication sociale, comme chez le poète Hésiode.

Zoroastre (VII[e] siècle) est un prophète de l'extase, mais aussi un porte-parole en contact direct avec l'esprit. Dans sa vision eschatologique, proprement apocalyptique, se résout le drame de Dieu et du monde. Mais l'apocalypse biblique est à considérer comme le développement naturel de l'eschatologie hébraïque préexilique (p. 58) [7].

Ayant soigneusement noté ces analogies, Neher aborde le chapitre des différences. Elles tiennent à la structure même de la religion biblique.

Celle-ci a comme soubassement une certaine conception du temps. Le temps du prophétisme est celui qui part de la création du monde et se déroule jusqu'à une ère définitive. La Bible a rompu totalement avec la conception cyclique du temps, assez généralement tenue dans l'antiquité (de l'Inde aux premiers penseurs grecs) [8], et a pensé le temps comme irréversible. Elle n'a pas entrepris d'annuler ou de refuser l'histoire, mais l'a assumée. Ou plutôt c'est Dieu lui-même qui porte cette histoire, qui la transforme en une suite d'invitations à l'humanité, qui y poursuit un dessein, qui y ouvre les possibilités d'un dialogue entre lui-même et les hommes, qui oriente le dialogue par ses interventions. L'histoire se fait *avec* Dieu. C'est l'idée même de l'Alliance, centre de gravité de la Bible, sur lequel N. insiste beaucoup. L'Alliance implique « une coopération constante entre Dieu et les hommes, Dieu veillant à la réalisation de son projet, les hommes l'aidant dans sa tâche. L'histoire est faite de cette coopération de Dieu et des hommes. Mais c'est une histoire dialoguée. Les hommes y répondent à un long appel de Dieu, ou, si l'on préfère, à une suite continue de rappels » (p. 120-121). Il s'ensuit que le cheminement est confiant et optimiste.

Cette marche est jalonnée et interprétée par les prophètes, qui sont, dans le cadre de l'Alliance, les porteurs des messages de Dieu, à l'heure et de la manière choisies par son initiative. « Dieu est là, subitement, avant que l'homme ne l'attende, ne l'espère, ne le sollicite, ne le provoque » (p. 98). « La rencontre avec le Dieu vivant et pathétique ne révélait aux prophètes ni un esprit, ni une idée, mais un partenaire » (p. 102). Rarement on a si bien exprimé que, dans ce dialogue qui fait le fond de l'Alliance, Dieu est Celui qui mène. Perméables à l'esprit (*ruah*) de Dieu qui agit en eux avec une particulière intensité, faisant l'expérience d'une « gustation de l'absolu » (ce qui exprime le mot biblique « connaissance ») (p. 101), saisis enfin par la « parole » (*dabar*) de Dieu, les prophètes étaient prêts à prolonger le dialogue intérieur par un dialogue extérieur. En énonçant cette « parole », en la laissant passer à travers eux, ils placent les hommes dans le face à face avec Dieu, en situation d'Alliance, et leur rappellent les lois d'une existence liée à Dieu.

Par prophètes, N. entend non seulement ceux qu'on a l'habitude de nommer ainsi (prophètes « orateurs » et prophètes « écrivains »), mais aussi Abraham (Gen., XX, 7) et Moïse, les Juges et les rois, Saül notamment et David, « un initié des confréries cultuelles » (p. 210), les nabis enfin qui représentent, depuis Samuel, une confrérie recrutant des prêtres-prophètes et se ramifiant partout où s'élevaient des sanctuaires, quitte à se cristal-

[7] Nous ne voyons pas bien comment cette vue se concilie avec celle de la p. 246 où l'apocalypse est dite reposer sur la conception d'un temps cyclique.

[8] Voir Ch. Mugler, *Deux thèmes de la cosmologie grecque : devenir cyclique et pluralité des mondes*, Paris, 1953.

liser à Jérusalem en un corps permanent de lévites-prêtres, depuis le x[e] siècle. Mais dans cette galerie complexe c'est au portrait, bref et net, des prophètes écrivains que s'arrête N. avec ferveur [9].

Il entre dans le vif de leur pensée, en étudiant la plus remarquable des transpositions qu'ils aient tentée de l'Alliance en symbolisme conjugal (p. 247-275) :

« La métaphore de l'amour conjugal permet de relier Dieu à l'homme sans désobliger Dieu, elle permet davantage encore de rattacher l'homme à Dieu sans sublimer l'homme... Le mariage offre la dimension d'une aventure qui soit à la fois spirituelle et physique. Une aventure, par conséquent, où, d'une part, l'homme soit engagé intégralement avec tout ce qui le constitue, corps et âme ; et où, d'autre part, le destin physique de l'homme pût être associé à une destinée spirituelle qui impliquât la présence de Dieu » (p. 263-264).

A cette représentation se lie le thème du *hésed*, amour, « sympathie qui va au devant des volontés divines, au delà des expressions de ces volontés » (p. 268).

Les pages les plus chaudes de ce livre concernent l'existence prophétique. Scandale, révolte, peur, pesanteur, marche dans la nuit... Le martyre est « l'obstination de l'homme à se vouloir avec Dieu », mais « rien n'est révélé, dans le martyre, du mystère de l'au-delà de la vie ; la mort n'y est point expliquée » (p. 342).

Au terme de son étude, N. se demande si la lignée prophétique s'est éteinte sans que rien d'essentiel n'ait été bouleversé dans les relations de Dieu et du monde. La vision prophétique, aux yeux de certains, n'est qu'une page d'histoire révolue et un beau rêve irréalisé. Aux yeux des chrétiens et des musulmans, elle est une préface. Aux yeux de l'auteur, Israël reste le signe constant de l'histoire divine dans le monde : « Israël est l'axe du monde, il en est le nerf, le centre, le cœur », et l'histoire de l'humanité toute entière est signifiée par l'intimité de Dieu et d'Israël (p. 281). Or cet Israël perdure, les Juifs « n'ont jamais cessé d'être Israël » (p. 349) et c'est à Israël que les prophètes ont confié l'achèvement de leur propre vocation inachevée. Alors « peut-être le sens lumineux de la prophétie, celui qui éclaire son essence au delà des limites canoniques de la Bible, réside-t-il dans cette intimité existentielle entre la vie personnelle des prophètes et la destinée du peuple d'Israël » (p. 350).

C'est en chrétien que nous avons lu ce grand livre, plein de points de départ pour la réflexion religieuse et qui témoigne de cette foi ardente qui habitait Paul préchrétien (Gal., I, 14). La confession pathétique que l'apôtre a écrite en Phil., III, 4-14, nous dit son retournement intérieur devant le fait chrétien et cependant, en cette page comme en toute son œuvre, on a l'impression vive qu'aucune des valeurs analysées par N. n'a été abandonnée : ni la foi, ni la « connaissance », ni la tension. C'est à l'expérience de Paul et aux formules spontanées de Paul, adepte de l'Alliance, que le lecteur chrétien se réfèrera spontanément. L'exégète, lui, souhaiterait une étude du cas - signe de Paul, faite par quelqu'un aussi intelligent de l'A.T. que l'est A. Neher.

Quelques remarques de détail pour terminer. Le cas du mariage d'Osée est « tragédié » : « l'altération est parfaite. Ce qu'Osée n'aurait jamais fait sans honte, sans ressentir qu'il sombrait dans la boue, il le fait, avec clarté et lucidité, au service de Dieu » (p. 320) ; il eût été mieux d'essayer de pénétrer psychologiquement dans ce cas. — Est-il vrai que l'apocalyptique repose sur la conception d'un temps cyclique (p. 246) ? — Ezéchiel (IV, 12) ne se nourrit pas d'excréments (p. 235). — Osée III, 5 (mention de David) n'est probablement pas authentique (p. 223) ; on remarquera d'ailleurs que N. est résolument conservateur dans les questions littéraires : ainsi le livre de Jonas est daté du VIII[e] siècle, contrairement au *consensus* des critiques (p 6). — Abraham, en Gen., XIV, 20 apparaît-il comme prophète-prêtre de Dieu (p. 182) ? — Le rite des Tabernacles est-il nomade originairement (p. 148) ? — On a donné deux transcriptions différentes du nom du monarque de l'exil Yoyachin (p. 276) et Joïahin (p. 234).

IV. — LITTERATURE SAPIENTIALE

8. — J. Steinmann, qui avait donné, en 1946, un *Job* dans la collection « *Témoins de Dieu* » (*Ami* 1947, p. 503), a traité à nouveau ce noble sujet dans la collection « *Lectio divina* » [1]. L'auteur, si brillant d'ordinaire, s'est ici surpassé. Erudition, pénétration, ironie, émotion, foi : tous les registres ensemble ! La lecture du sommaire (p. 7-10) m'a rappelé invinciblement la manière de Bremond.

On connaît déjà les positions critiques de S. : l'auteur du livre, anonyme comme presque tous les écrivains inspirés du retour de l'Exil, écrit au IV[e] siècle. Il est témoin des impasses où conduit la morale traditionnelle. Le mystère de la souffrance humaine est le terrain qu'il choisit pour étaler le problème scandaleux du juste qui souffre, problème pour lequel la théologie de l'époque n'a pas de solution. Problème déjà débattu à Babylone et, vers le temps de Job, par Eschyle, Euripide et Platon. Problème surtout qui est présent dans les Psaumes « où l'on a si souvent l'impression de lire des fragments de Job » (p. 68). A ce propos, pourquoi S. semble-t-il répugner à employer le terme d'*anawim*? Ne sent-il pas que Job est leur porte-parole, qu'il a fait accéder leur expérience anonyme au plan de la grande littérature ? « Le mérite particulier du livre de Job, disait M. Robert, est de nous fournir un type de pauvre, littéraire et théologique » [2].

[9] Au long des pages, N. situe les prophètes par rapport à certains groupes. Les *lévites* (p. 166 sq), fidèles au nomadisme, en ce qu'ils refusent l'installation et la richesse : « le lévitisme est l'incarnation sociale de l'Alliance » (p 169). On a bien noté leur rôle dans la parénèse deutéronomique (p. 174), mais on n'a pas précisé leur statut *sacerdotal* d'avant l'exil. Les *hasidim* ou piétistes qui dérivent à la fois des lévites et des prophètes et sont attestés, comme communauté, dans les psaumes et à Qumrân : ils pourraient remonter aux VIII[e] - VI[e] siècles (p. 269 sq) ; les *anawim*, autour d'Isaïe, n'en seraient-ils qu'une nuance (p. 231) ? Il nous semble que c'est antidater légèrement ce mouvement. Il est traité encore du conflit des prophètes et des *sages*, gens d'académie qui appliquent à l'action divine une « arithmétique » (p. 305) : la prophétie opposait à la sagesse rationnelle de l'homme la sagesse irrationnelle de Dieu. Comme on aurait envie de commenter par I Cor., I, 18-25 !

[1] *Le Livre de Job*. In-8, 390 p., 990 fr. Paris, Edit. du Cerf, 1955.

[2] Voir nos *Pauvres de Yahvé*, p. 60-61.

L'auteur « avait-il lui-même souffert dans sa vie ? » se demande S. La réponse suit : « C'est tout juste probable » (p. 28). Nous répugnons pour notre part à ne pas pressentir ici un drame personnel. Mais, évidemment, c'est affaire d'appréciation.

L'auteur a écrit un conte en prose qui sert de prologue et de conclusion au drame. Il a utilisé, pour ce faire, un thème ancien qui pourrait n'être pas sans parenté avec la légende d'Aqht à Ras Shamra (p. 78-79). Le procès de Job avec Dieu est détaillé avec beaucoup de soin (p. 97-204). Les discours d'Elihu (xxxii - xxxvii, 27) sont d'une seconde main, celle d'un commentateur scandalisé (p. 225). Le discours sur la Sagesse (xxviii) semble aussi une interpolation (p. 225), ainsi que la satire sociale de xxiv, 1-24 (p. 231), ce qui semblera moins probable. Un chapitre fort intéressant (p. 237-246) est consacré aux petites gloses, émanant d'éditeurs, qui ont voulu parfois enlever au texte quelque aspérité scandaleuse, atténuer l'impression que pouvait produire certaines paroles de Job (ex. xxi, 16 ; xxii, 17-18).

La traduction du Septante est déjà une relecture : l'idée de résurrection de Job, absente de l'hébreu, y est introduite (xix, 25-26 ; xlii, 17). Le texte original est allégé d'un cinquième. Le traducteur a atténué les hardiesses de l'original (x, 3 ; xix, 6). Il a visé à atteindre le public, même païen, d'Alexandrie. « Il tendait à faire glisser *Job* du niveau des drames d'Eschyle à celui des dialogues de Plutarque » (p. 255).

Le sens du livre est d'amener Job, par delà sa souffrance, à la foi inconditionnée. Par delà les rétributions de Dieu, au Dieu des rétributions. Par delà les théories sur la Providence à la rencontre de Dieu lui-même, *ipsissimus Deus*. C'est là le sens religieux de ce livre étonnant où un chrétien n'est pas dépaysé.

S. a eu l'excellente idée d'étudier la lecture qu'en ont faite un certain nombre de chrétiens, de S. Grégoire le Grand à Gabriel Marcel (p. 323-376). Peut-être aurait-on pu passer plus vite sur les détails scabreux de S. Thomas sur l'amour des éléphants, donnés à propos de Béhémot (p. 339). Duguet est quelque peu malmené. Et ne parlons pas de Claudel : « Quand il est mauvais, il est détestable » (p. 369)... Cette aggressivité, d'ailleurs souriante, dont nous laissons au lecteur le soin de découvrir les victimes, est le fruit d'une grande conviction : c'est que le sens *littéral* est éminemment religieux.

Ce livre nous en fait découvrir, sinon toute la profondeur, au moins toute la saveur.

* *

9. — Avant cette résurrection du prophétisme que fut le mouvement apocalyptique, le Judaïsme, avec sa liturgie fixée, ne laissait place qu'aux initiatives des professeurs... Ainsi parle J. Steinmann pour nous introduire à la figure énigmatique de l'*Ecclésiaste* [3].

Le livre de Qohélet « apparaît comme un recueil de notes professorales » (p. 16) et même d'un professeur trop paresseux ou trop indifférent pour entreprendre de publier son ouvrage » (p. 19) ; un élève le publia donc. Qohélet était vieux [4] « comme tous les professeurs il a les yeux tournés vers les trésors du passé » (p. 25) ; « c'est un réactionnaire typique, avec toutes les manies de l'espèce, tendance à rabâcher, amertume de l'esprit critique, subtile indifférence en tout » (p. 17). Le portrait n'est pas flatté, le trait peut-être un peu gros. On voit bien que S. n'est pas professeur...

Il utilise, comme guide principal, le gros travail de R. Gordis, *Koheleth, l'homme et son monde* [5], qui maintient l'unité littéraire du livre inspiré où seuls le titre et l'épilogue (xii, 9-14) furent ajoutés. C'est un fait que la critique moderne a reconnu de plus en plus l'unité de l'œuvre, malgré le livre de E. Podechard qui avait, en la simplifiant, acclimaté chez les catholiques la thèse de Siegfried (1898). Podechard déterminait *l'écrit fondamental*, testament philosophique, édité par l'*épiloguiste* ; la corporation des *sages* avait inséré des proverbes dans la trame du livre ; enfin un *pieux* (*hasid*) avait encore ajouté des réflexions relatives à la rétribution. Podechard suivi par Buzy (*Bible* Pirot-Clamer, t. vi) ne l'est plus par Pautrel (*Bible de Jérusalem*, cf. *Ami*, 1949, p. 596-597). S'il y a dans le livre des contradictions apparentes, c'est que, pensent Gordis et Steinmann, Qohélet a pratiqué la citation implicite de proverbes dans une large mesure (p. 39-40) et en oubliant évidemment les guillemets.

Le message de Qohélet ? Dresser le bilan de faillite de la vieille sagesse et, par conséquent, déblayer le terrain pour l'avenir. S. a écrit d'excellentes pages sur la monotonie du cosmos : si l'histoire est soumise au cycle désespérant de l'éternel retour (i, 4-14), si elle n'aboutit à rien, ne doit-on pas renoncer à l'espérance des prophètes ? « Qohélet prouvait que l'espérance des prophètes restait vaine, si l'on continuait à penser sur l'univers d'outre-tombe un quasi-nihilisme, que les prophètes n'avaient jamais mis en question » (p. 49). Les alternances de la vie, l'absence de valeurs fixes dans notre monde, le brisement des vieilles harmonies entre la justice et le bonheur suggèrent un même appel à *autre chose*, c'est-à-dire à la rétribution post-terrestre.

Mais le pas n'est pas franchi entre cette critique et l'affirmation du ciel. Qohélet reste le témoin d'une faillite, non l'initiateur d'une solution. C'est un personnage de transition.

* *

10. — En faisant état d'une conception très large de la Sagesse, Gordis voudrait comprendre toute la 3e partie de la Bible hébraïque (*Ketubim*) dans la catégorie sapientielle. Récemment le P. Audet, un dominicain canadien, d'une grande pénétration, y a rattaché le *Cantique des cantiques* [6].

Le *Cantique* a été attribué à Salomon, le patron des sages, à un moment qui coïncide avec le début de sa destinée littéraire, probablement après l'Exil. Les sages l'auront alors recueilli sur les lèvres du

[3] *Ainsi parlait Qohelet*, coll. « *Témoins de Dieu* ». No 15. In-16, 140 p., 240 fr. Paris. Ed. du Cerf, 1955.

[4] A propos de xii, 2-6, Podechard écrivait au contraire : « Celui qui a enguirlandé ainsi de fleurs les misères du grand âge n'était pas vieux » (*L'Ecclésiaste*, Paris, 1912, p. 124).

[5] *Kohelet. The man and his world*, New-York, 1951, 396 p.

[6] J. P. Audet, *Le sens du Cantique des Cantiques*, dans *Rev. biblique*, 1955, p. 197-221.

peuple, et auront fait une seule trame des diverses recensions. (On en distinguerait deux principales : celle du royaume du Nord, avec son thème campagnard ; celle du royaume du Sud, avec son thème royal). Ils l'auront incorporé à leur propre sagesse, la sagesse « salomonienne » et lui auront donné un sens littéraire de leur goût, en ajoutant les considérations VIII, 6*b* - 7. La preuve de cette « lecture » sapientielle repose encore sur la transmission manuscrite et les plus anciennes listes canoniques qui rattachent le *Cantique* aux *Proverbes* et à l'*Ecclésiaste*.

Le sens du *Cantique* est de nous conserver un usage nuptial, exactement « l'échange d'une déclaration d'amour et de fidélité entre le fiancé et la fiancée » (p. 218), Osée II, 17 et Jér., VII, 32-34 font allusion à cette coutume, qui est au cœur de l'institution domestique dans l'antiquité juive ; il faut la mettre au niveau de Gen., II, 24 pour en sentir l'inspiration profonde.

Or ce thème nuptial a été « tiré du côté des prophètes », c'est-à-dire interprété allégoriquement du mariage de Yahweh et d'Israël. Mais il semble que ce fut de façon forcée. Preuve ? Partout où les prophètes traduisent le fait de l'Alliance par la figure de l'amour conjugal, ils ont soin de parler de l'initiative et de la gratuité de Dieu et de tenir « l'expression tout entière du côté de Dieu. Un sentiment spontané de révérence a empêché le développement du thème corrélatif du côté de l'homme » (p. 209). Ils ont eu le *tact* de ne pas donner à l'épouse l'initiative du sentiment qui l'unit à son Dieu. On peut lire avec cette clef Is., V, 1 sq. ; Os., II, 4 ss ; Ez., XVI ; XXIII) et redire ensuite le Cantique qui développe le thème dans les deux sens et où l'épouse a, parfois, carrément l'initiative.

Ces remarques nous ont paru décisives pour l'exégèse du *Cantique* [7].

* *

11. — A l'occasion du 65e anniversaire du professeur H. H. Rowley — l'éminent exégète anglais bien connu de nos lecteurs (*Ami*, 1951, p. 215, 369) — la Société pour l'étude de l'A. T. et le Comité directeur de la revue *Vetus Testamentum* lui ont offert une série d'études sur le thème de *La Sagesse en Israël et dans l'Ancien Proche-Orient* [8]. L'utilité de ce genre de recueil est de nous faire sentir sur quels points s'opère peu à peu un *consensus* chez les chercheurs. Comme nous aurons à revenir sur telle de ces contributions dans nos prochaines chroniques, nous ne donnons ici que quelques généralités.

D'abord, on s'entend assez généralement aujourd'hui pour reconnaître le caractère ancien de la sagesse en Israël et il y a là une position un peu différente de celle de la critique libérale à l'aube de ce siècle. Albright s'est attaché à montrer les sources cananéo-phéniciennes de la Sagesse, qui nous apparaissent mieux depuis les découvertes d'Amarna et de Ras Shamra (*Ami*, 1948, p. 529-530). Le vocabulaire ugaritien [9] a permis de comprendre mieux tel proverbe de notre collection inspirée. Ainsi Prov., XXVI, 23 est à lire :

> Comme un vernis étendu sur un pot de terre
> Ainsi des lèvres brûlantes et un cœur pervers.

Mais c'est aussi la phraséologie de longues péricopes qui s'éclaire à ces découvertes. Par exemple l'éloge de la Sagesse en Prov., VIII, 22 ss. reflèterait un modèle cananéen, qui commence par les mêmes mots que le poème biblique :

> « El m'a créé au commencement de son gouvernement ».

Dans le même sens que l'étude précitée vont celles de H. Cazelles, J. Lindblom et N. W. Porteous. La sagesse, d'après le premier, représente une culture séculière et ambiguë, qu'attaquent les prophètes et notamment Jérémie. Mais ce dernier en faisant passer les problèmes religieux du plan national, au plan personnel, préparait l'assimilation de l'enseignement des sages (p. 31). Lindblom montre que le style et certains thèmes de sagesse ont eu de l'influence sur des prophètes comme Isaïe et Jérémie. Il n'est guère que R. B. Y. Scott pour dénier toute valeur historique à I Reg., V, 9-14, où est décrite la sagesse de Salomon (p. 272).

Bel article de P. Humbert sur le modernisme (nous dirions : la modernité) de Job qui se saisit à travers le comportement de l'auteur, grand amateur de voyages et de dépaysements ; à travers son style ; et surtout à travers sa problématique : l'homme et sa justice ne sont pas la mesure de la justice divine ; « les discours de Dieu annihilent l'homme devant la puissance cosmique d'un Dieu qui transcende toutes nos notions » (p. 157) ; « l'homme ne peut plus s'arroger la capacité de juger Dieu, il ne peut que s'en remettre au Dieu souverain par delà notre horizon humain » (p. 158). Au point de vue littéraire, H. est résolument conservateur : les discours d'Elihou (XXXIII - XXXVII) appartiennent à la trame de l'œuvre et préparent la solution que seul Dieu énoncera avec autorité.

Dans une étude très suggestive, et sur laquelle nous reviendrons, S. Mowinckel examine les psaumes dits sapientiaux et leurs rapports avec le culte.

A. GELIN, P.S.S.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Les Chrétiens, la Bibliothèque d'Alexandrie et les traducteurs Arabes...

Q. — Le romantique Gérard de Nerval (1re lettre de « *Angélique,* » dans *Les filles du feu*) écrivait pour venger la mémoire du calife Omar :

« La bibliothèque d'Alexandrie et le *Sérapéon*, ou maison de secours, qui en faisait partie, avaient été brûlés et détruits au IVe siècle par les chrétiens, qui, en outre, massacrèrent dans les rues la célèbre Hypathie, philosophe pythagoricienne. Ce sont là, sans doute, des excès qu'on ne peut reprocher à la religion, mais il est bon de laver du reproche d'ignorance ces malheureux Arabes dont les traductions nous ont conservé les merveilles de la philosophie, de la médecine et des sciences grecques en y ajoutant leurs propres travaux,

[7] Voir également A. M. Dubarle, *L'amour humain dans le Cantique des Cantiques*, dans *Rev. biblique*, 1954, p. 67-86.

[8] *Wisdom in Israël and in the Ancient Near East*, Leyde, 1955, 301 p.

[9] Ugarit est le nom phénicien de Ras-Shamra.

peuple, et auront fait une seule trame des diverses recensions. (On en distinguerait deux principales : celle du royaume du Nord, avec son thème campagnard ; celle du royaume du Sud, avec son thème royal). Ils l'auront incorporé à leur propre sagesse, la sagesse « salomonienne » et lui auront donné un sens littéraire de leur goût, en ajoutant les considérations VIII, 6b - 7. La preuve de cette « lecture » sapientielle repose encore sur la transmission manuscrite et les plus anciennes listes canoniques qui rattachent le *Cantique* aux *Proverbes* et à l'*Ecclésiaste*.

Le sens du *Cantique* est de nous conserver un usage nuptial, exactement « l'échange d'une déclaration d'amour et de fidélité entre le fiancé et la fiancée » (p. 218), Osée II, 17 et Jér., VII, 32-34 font allusion à cette coutume, qui est au cœur de l'institution domestique dans l'antiquité juive ; il faut la mettre au niveau de Gen., II, 24 pour en sentir l'inspiration profonde.

Or ce thème nuptial a été « tiré du côté des prophètes », c'est-à-dire interprété allégoriquement du mariage de Yahweh et d'Israël. Mais il semble que ce fut de façon forcée. Preuve ? Partout où les prophètes traduisent le fait de l'Alliance par la figure de l'amour conjugal, ils ont soin de parler de l'initiative et de la gratuité de Dieu et de tenir « l'expression tout entière du côté de Dieu. Un sentiment spontané de révérence a empêché le développement du thème corrélatif du côté de l'homme » (p. 209). Ils ont eu le *tact* de ne pas donner à l'épouse l'initiative du sentiment qui l'unit à son Dieu. On peut lire avec cette clef Is., V, 1 sq. ; Os., II, 4 ss ; Ez., XVI ; XXIII) et redire ensuite le Cantique qui développe le thème dans les deux sens et où l'épouse a, parfois, carrément l'initiative.

Ces remarques nous ont paru décisives pour l'exégèse du *Cantique* [7].

* *

11. — A l'occasion du 65e anniversaire du professeur H. H. Rowley — l'éminent exégète anglais bien connu de nos lecteurs (*Ami*, 1951, p. 215, 369) — la Société pour l'étude de l'A. T. et le Comité directeur de la revue *Vetus Testamentum* lui ont offert une série d'études sur le thème de *La Sagesse en Israël et dans l'Ancien Proche-Orient* [8]. L'utilité de ce genre de recueil est de nous faire sentir sur quels points s'opère peu à peu un *consensus* chez les chercheurs. Comme nous aurons à revenir sur telle de ces contributions dans nos prochaines chroniques, nous ne donnons ici que quelques généralités.

D'abord, on s'entend assez généralement aujourd'hui pour reconnaître le caractère ancien de la sagesse en Israël et il y a là une position un peu différente de celle de la critique libérale à l'aube de ce siècle. Albright s'est attaché à montrer les sources cananéo - phéniciennes de la Sagesse, qui nous apparaissent mieux depuis les découvertes d'Amarna et de Ras Shamra (*Ami*, 1948, p. 529-530). Le vocabulaire ugaritien [9] a permis de comprendre mieux tel proverbe de notre collection inspirée. Ainsi Prov., XXVI, 23 est à lire :

Comme un vernis étendu sur un pot de terre
Ainsi des lèvres brûlantes et un cœur pervers.

Mais c'est aussi la phraséologie de longues péricopes qui s'éclaire à ces découvertes. Par exemple l'éloge de la Sagesse en Prov., VIII, 22 ss. reflèterait un modèle cananéen, qui commence par les mêmes mots que le poème biblique :

« El m'a créé au commencement de son gouvernement ».

Dans le même sens que l'étude précitée vont celles de H. Cazelles, J. Lindblom et N. W. Porteous. La sagesse, d'après le premier, représente une culture séculière et ambiguë, qu'attaquent les prophètes et notamment Jérémie. Mais ce dernier en faisant passer les problèmes religieux du plan national, au plan personnel, préparait l'assimilation de l'enseignement des sages (p. 31). Lindblom montre que le style et certains thèmes de sagesse ont eu de l'influence sur des prophètes comme Isaïe et Jérémie. Il n'est guère que R. B. Y. Scott pour dénier toute valeur historique à I Reg., V, 9-14, où est décrite la sagesse de Salomon (p. 272).

Bel article de P. Humbert sur le modernisme (nous dirions : la modernité) de Job qui se saisit à travers le comportement de l'auteur, grand amateur de voyages et de dépaysements ; à travers son style ; et surtout à travers sa problématique : l'homme et sa justice ne sont pas la mesure de la justice divine ; « les discours de Dieu annihilent l'homme devant la puissance cosmique d'un Dieu qui transcende toutes nos notions » (p. 157) ; « l'homme ne peut plus s'arroger la capacité de juger Dieu, il ne peut que s'en remettre au Dieu souverain par delà notre horizon humain » (p. 158). Au point de vue littéraire, H. est résolument conservateur : les discours d'Elihou (XXXIII - XXXVII) appartiennent à la trame de l'œuvre et préparent la solution que seul Dieu énoncera avec autorité.

Dans une étude très suggestive, et sur laquelle nous reviendrons, S. Mowinckel examine les psaumes dits sapientiaux et leurs rapports avec le culte.

A. GELIN, P.S.S.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Les Chrétiens, la Bibliothèque d'Alexandrie et les traducteurs Arabes...

Q. — Le romantique Gérard de Nerval (1re lettre de « *Angélique,* » dans *Les filles du feu*) écrivait pour venger la mémoire du calife Omar :

« La bibliothèque d'Alexandrie et le *Sérapéon*, ou maison de secours, qui en faisait partie, avaient été brûlés et détruits au IVe siècle par les chrétiens, qui, en outre, massacrèrent dans les rues la célèbre Hypathie, philosophe pythagoricienne. Ce sont là, sans doute, des excès qu'on ne peut reprocher à la religion, mais il est bon de laver du reproche d'ignorance ces malheureux Arabes dont les traductions nous ont conservé les merveilles de la philosophie, de la médecine et des sciences grecques en y ajoutant leurs propres travaux,

[7] Voir également A. M. Dubarle, *L'amour humain dans le Cantique des Cantiques*, dans *Rev. biblique*, 1954, p. 67-86.
[8] *Wisdom in Israël and in the Ancient Near East*, Leyde, 1955, 301 p.
[9] Ugarit est le nom phénicien de Ras-Shamra.

qui sans cesse perçaient de vifs rayons la brume obstinée des époques féodales. »

L'*Ami* peut-il dire où en est, aujourd'hui, du point de vue scientifique, cette question de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie qui fut incendiée ? Qu'en est-il aussi de ces traductions d'ouvrages grecs transmis par les Arabes ?

R. — Il y a dans cette demande de quoi faire l'objet d'un gros ouvrage et plusieurs numéros de l'*Ami du Clergé* n'y suffiraient pas. Il faudra donc pour répondre à ses questions les aborder l'une après l'autre, mais sans avoir la prétention de les traiter à fond.

* *

1. — D'après la tradition arabe, le calife Omar aurait répondu à la question de son lieutenant Amr lui demandant ce qu'il fallait faire de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie : « Ou ces livres sont contraires au Coran et il faut les détruire, — ou ils lui sont semblables et alors ils sont inutiles et il faut les détruire. »

Le calife, dont il est question, est Omar I^er^ Ibn el-Khattab, successeur d'Abou Bekr, l'un des plus grands califes des débuts de l'Islam et le véritable fondateur de l'empire arabe. Converti à l'âge de trente ans, trois ans avant l'Hégire, il succéda à Abou Bekr en 634. Il expulse définitivement d'Arabie les Juifs et les Chrétiens et c'est de là peut-être que lui vient chez les historiens arabes, Abd el-Latif, Aboul-Faraj, Makrisi, cette réputation de scrupuleuse orthodoxie, source de la légende. Omar a été assassiné en 644 (l'an 23 de l'Hégire).

Tous les historiens qui s'occupent de l'Islam sont maintenant d'accord pour reconnaître que l'incendie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, destruction que la légende place à cette époque, ne saurait être attribuée à ce calife.

Alexandrie a été livrée aux Arabes en l'an 21 de l'Hégire (642), livrée par les chrétiens coptes qui étaient en lutte ouverte avec les Byzantins. Profitant de la capitulation, les Grecs quittent la ville en foule, et les Arabes, en y installant leurs troupes, ne molestent en aucune façon les habitants. Il n'en fut pas de même après l'expédition de Manuel, général byzantin (646). Celui-ci avec sa flotte reprend Alexandrie, reconquiert le Delta, mais les excès commis par ses troupes, révoltent les Coptes qui de nouveau font appel aux Arabes.

Amr entre dans la ville, la brûle et détruit les remparts. L'occupation reste cependant uniquement militaire et, pendant quelques années encore l'administration civile demeure sur place.

Que dans cet incendie les Musulmans aient détruit quelques livres, la chose est possible. Il n'est pas dit qu'ils aient brûlé la grande bibliothèque pour la bonne raison que celle-ci n'existait plus depuis longtemps.

* *

2. — Il y avait à Alexandrie deux bibliothèques.

— *a*) Celle du Musée, au quartier du Bruchium, avait été créée avec cet établissement lui-même, c'est-à-dire très probablement par le premier des Lagides, Ptolémée - Soter (323-285 av. J.-C.), mais elle fut surtout enrichie par son fils Ptolémée Philadelphe (285-247). L'athénien Athénée raconta que celui - ci acheta les ouvrages d'Aristote à Nélée, l'héritier du philosophe, mais il est plus vraisemblable qu'il plaça seulement au Musée ceux de ces ouvrages qui étaient déjà répandus. Ce qui est certain, c'est que la méthode et le génie du Stagirite présidèrent en quelque sorte de loin à l'organisation de la bibliothèque.

Plusieurs des bibliothécaires nous sont connus, entre autres Démétrios de Phalère, le savant Eratosthène, les critiques Zénodote d'Ephèse, Aristarque et Aristophane de Byzance, le poète Callimaque. Ce dernier dressa le catalogue de la bibliothèque en cent-vingt tables, mais la persécution contre les savants qui signala la première partie du règne d'Evergète II, porta au Musée un coup dont il paraît ne s'être jamais remis complètement, malgré le retour du même prince à d'autres idées.

— *b*) Une autre bibliothèque avait été formée à l'intérieur du Palais, au Sérapeum, c'est-à-dire dans le quartier de Rhakotis, au sud-ouest de la ville, peut-être dès le temps de Ptolémée II. Cette dernière bibliothèque se substitua à celle du Musée après l'incendie allumé durant les combats de rues que César eut à soutenir contre les Alexandrins. Le feu se communiqua des chantiers embrasés aux collections du Sérapeum, qui fut consumé en grande partie. Aulu - Gelle assure que cette bibliothèque était alors arrivée au chiffre de 700.000 volumes. Elle n'en aurait plus possédé, après, que 400.000 au témoignage de Tite - Live, rapporté par Sénèque. Cette perte fut compensée par le transfert à Alexandrie de la bibliothèque de Pergame, qui renfermait 200.000 volumes.

Pendant toute la durée du haut empire l'histoire de la bibliographie d'Alexandrie se borne presque à quelques rares mentions de son existence, mais il convient de signaler ceci : durant le III^e^ siècle, Alexandrie fut en proie à tous les malheurs, depuis le massacre ordonné par Caracalla, jusqu'au siège soutenu par Achillée (296 - 297) contre Dioclétien. Normalement la population dut perdre en grande partie le goût et l'énergie du travail intellectuel, mais il n'est pas douteux que les trésors de la science aient en grande partie disparu sous les ruines de la malheureuse ville, incendiée et démolie à plusieurs reprises. Il ne devait donc pas y rester beaucoup de livres.

Au V^e^ siècle le Sérapéum fut le centre de la résistance païenne contre le Christianisme, les défenseurs en furent chassés en 389. Lorsque, en 391, un édit de Théodose ordonna la destruction du Sérapéum, les livres qui s'y trouvaient furent mis au pillage par les chrétiens. Il est vraisemblable qu'après les malheurs du III^e^ siècle, après les luttes civiles entre païens et chrétiens d'Alexandrie, il n'en restait pas beaucoup. Les Arabes n'ont donc pas pu en détruire énormément.

* *

3. — La fameuse femme philosophe néo-platonicienne et mathématicienne Hypathie a été assassinée par des émeutiers chrétiens en l'an 415. Cet assassinat n'a donc pas eu pour cause les émeutes du Sérapéum. Il se produisit au cours des difficultés qui s'étaient élevées entre l'évêque d'Alexandrie, Cyrille et le préfet de la ville Oreste chargé de maintenir l'ordre. Celui-ci qui était chrétien, tenait Hypathie en haute estime, l'évêque Synésius témoigne également qu'il l'avait en vénération, mais,

dans l'entourage de Cyrille, on la tenait pour l'inspiratrice de toutes les mesures prises par le préfet de police. Un soir, un groupe d'exaltés conduits par un lecteur de Cyrille, l'attendit au passage et ayant entraînée la malheureuse dans l'église du Caesareum, l'assassina dans des conditions abominables.

Crime, non pas de chrétiens en tant que tels, mais d'émeutiers qui interviennent entre deux autorités politiques en désaccord. La chose est assez coutumière en Orient. Qu'on se rappelle le brigandage d'Ephèse où Dioscore d'Alexandrie livre le concile à la fureur de ses trublions égyptiens. Flavien de Constantinople fut tellement maltraité qu'il en mourut trois jours après.

* *

4. — Notre distingué correspondant termine sa lettre en demandant ce qu'il faut penser des traductions grecques transmises par les Arabes.

Pour répondre à cette question d'une façon précise, il faudrait résumer les deux ouvrages qui font autorité en la matière, Carl Brockelmann, *Geschichte der arabischen Litteratur* (2 vol. in-8, Weimar, 1898) avec 3 vol de Suppléments, et dont le dernier fascicule est de 1942, et Georg Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Litteratur*. T. I. *Die Uebersetzungen*, in-8 de 662 p. Citta del Vaticano, 1944. T. II. *Die Schriftsteller bis zur Mitte des 15 Jahrhunderts*. In-8 de 512 p. Citta del Vaticano, 1947.

Il est des légendes qu'il est difficile de déraciner. Lorsque les Arabes envahirent la Syrie, ils se heurtèrent à une civilisation qui leur était très supérieure. La première manifestation de l'intérêt scientifique que l'on peut constater chez les Arabes est la création, par le Khalife El-Mâmoun (813-833), à Bagdad, d'une sorte d'université munie d'une bibliothèque et d'un observatoire plutôt destiné à l'astrologie qu'à l'astronomie. Ce fut là le point de départ. Pour alimenter les études, il fallait traduire les ouvrages grecs qui renfermaient toute la science d'alors. Les Arabes ne savaient pas le grec. Il fallut donc se servir des moines, des médecins, des savants syriaques qui traduisirent du grec en syriaque et en arabe. Sans doute, au cours du xe siècle, quelques ouvrages grecs furent interprétés directement sur le texte original, mais la plupart du temps et en particulier en ce qui concerne la philosophie et la médecine, à la base de ces traductions en arabe se trouve presque toujours le travail d'un nestorien ou d'un jacobite.

Il en est de cette littérature arabe comme de la mosquée d'Omar à Jérusalem. Elle est arabe, mais les premiers ouvriers qui l'ont bâtie et ornée sont des artistes chrétiens et byzantins.

Albert VINCENT.

Un soldat français égorgé pour sa foi

Q. — L'*Ami* du 15 septembre 1955, p. 568 parle du maréchal des logis Piétri, égorgé par les Touaregs pour avoir refusé d'abjurer et d'embrasser l'Islam. Ne serait-ce pas le même que le maréchal des Logis Lapierre, pris avec le fort de Djanet en 1916, et dont il est question dans R. Bazin, *Charles de Foucauld*, p. 438 ?

R. — Non. Le maréchal des logis Lapierre a été fait prisonnier lors de la prise du fort de Djanet, 27 mars 1916. Il a été livré aux Sénoussistes qui l'ont sommé d'abjurer. Lapierre a refusé et le cheick des Sénoussistes l'en a même félicité. Après quelques mois de prison, il a été libéré et remis à la France.

L'histoire du maréchal des logis PIÉTRI est différente.

Nous sommes en juin 1917. Le 15 juin, une patrouille commandée par Piétri est attaquée à Inker, dans l'Ahaggar, par un groupe de 2 à 300 combattants touaregs. Piétri se retire au sommet d'une colline et se défend courageusement. Il est blessé une première fois au bras et au poignet.

Se voyant serré et près d'être débordé, il décide de charger à l'arme blanche pour essayer de se dégager. Après avoir rassemblé ses hommes, il s'élance le premier en criant : « En avant ! à la baïonnette ! Mourons, s'il le faut. » La petite troupe réussit à rompre le cercle des ennemis et cherche un refuge dans le massif d'I-n-ker.

C'était le soir. A ce moment Piétri s'aperçoit de l'absence de deux soldats tués pendant la charge et dont il ignorait la mort. Il ne veut pas les abandonner et malgré, le conseil de ses gens, il les appelle dans la nuit. Accroché aussitôt par un détachement ennemi qui le cherchait, le maréchal des logis, épuisé et voyant la résistance impossible, donne ordre à ses gens de fuir, chacun de son côté. Lui-même reste sur place avec trois soldats grièvement blessés. L'un d'eux peut s'échapper pendant la nuit. Un autre, le méhariste Cheikh ben Hamida oppose aux assaillants une défense héroïque, jusqu'à l'épuisement complet de ses munitions. Il est tué à bout portant dans l'abri rudimentaire qu'il avait eu la présence d'esprit d'aménager.

Le maréchal des logis Piétri fait prisonnier fut mis en demeure de confesser l'Islamisme. Sur son refus, il eut la gorge rituellement coupée. On a su plus tard que le chef du rezzou touareg, Ouksem ag Ourar, avait essayé d'empêcher cet assassinat. Les fanatiques de sa troupe l'avaient emporté sur lui.

A. V.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Biblia Sacra : I. Historiæ. — II. Scriptores. — III. Prophetæ. — IV. Novum Testamentum, græce et latine. — 4 vol. reliés (9 × 14) de XI + 1274 p., 1026 p., 1296 p. et 1644 p. — Rome, Officium libri catholici, 5, Via del Vaccaro, 1955.

Les éditions récentes, en un seul volume, de l'Ecriture Sainte toute entière n'étaient portatives que dans les feuilles de réclame émanant des éditeurs : celle-ci, par contre, mérite bien ce qualificatif. Elle n'innove pas complètement, du reste, mais revient à une conception courante il y a un siècle, en divisant le texte sacré en quatre volumes, formule heureuse dont la Bible de Glaire avait été, sauf erreur, la dernière manifestation en langue française.

Cette édition romaine de la Vulgate latine a pour auteur Gianfranco Nolli ; le P. Vaccari, de l'Institut biblique en a écrit la préface.

Voici la répartition adoptée pour les textes sacrés. Le 1er volume donne le décret du Concile de Trente, Sess. IV, la Bulle de Clément VIII (et non XVIII comme il est dit par erreur), et l'explication des sigles usités pour désigner chacun des Livres Saints. Sous le titre *Historiæ*, il reproduit le Pentateuque, Josué, Juges, Ruth, I et II Samuel, I et II Rois.

Le second volume, *Scriptores*, contient Tobie, Judith, Esther, Job, Psaumes, Proverbes, Ecclésiaste, Cantique, Sagesse et Ecclésiastique.

Le 3e volume, sous le titre *Prophetæ et Historiæ Novissimæ*, rassemble grands et petits Prophètes et y joint Esdras, Néhémie, I et II Macchabées.

Le Nouveau Testament grec et latin occupe tout le 4e volume.

Les textes poétiques sont divisés en stiques mais non en strophes, sauf pour les morceaux alphabétiques. Les Psaumes (mais non les « Cantiques » insérés dans le Bréviaire) donnent en face l'un de l'autre le texte de la Vulgate et celui de la récente traduction de Pie XII. Pour celle-ci seulement, la division strophique est indiquée. Les textes en prose sont coupés en alinéas d'après le sens. L'indication des chapitres et des versets est discrète. Des titres brefs, mais bien visibles, rassemblent les alinéas relatifs à un même sujet. Aucune introduction n'est placée en tête de chaque livre biblique, ni de chaque groupe de livres. Mais des notes assez nombreuses courent au bas des pages : toutes sont des références à d'autres passages bibliques pouvant éclairer le sens, surtout littéral, d'un verset ou d'un épisode.

Le Nouveau Testament traite de même le texte latin. Mais l'adjonction du texte grec sur la page en face lui donne un aspect et une valeur bien supérieurs. Ce texte grec est celui de l'édition de Merk. Quelques variantes lui sont empruntées : elles sont rares et brèves, et sont accompagnées de références aux manuscrits et aux autres autorités, désignés au moyen de sigles ; on trouvera la signification de ceux-ci au début de ce vol. IV, ainsi que l'énumération des manuscrits, grecs et latins, donnant le Nouveau Testament en entier ou partiellement. La majeure partie des notes du texte grec sont d'ordre philologique, elles aideront le lecteur à comprendre certaines locutions plus difficiles ou différentes du grec classique. Ces précieux éclaircissements sont pour la plupart empruntés à l'*Analysis philologica N. T. græci* de Zerwick, ce qui achève de démontrer que le travail a été fait sous l'inspiration de l'Institut Biblique romain.

Un peu mince pour un travail exégétique approfondi, ce IVe volume, par contre, suffit certainement pour une lecture intelligente et pour une méditation fructueuse du N. T. Tel était le but de l'auteur ; il a très bien réussi à l'atteindre.

L'édition est faite sur papier mince, mais solide et non transparent. Les caractères grecs et latins sont bien lisibles. La reliure toile est plus résistante que celle des premières éditions de Merk. Il serait à souhaiter que nos Bibles françaises récentes ajoutent à leur gros volume, excellent pour le travail de bureau, une édition portative en quatre parties, analogue à celle-ci.

R. P. LELONG, O. P. — **Terre Sainte.** — **In-8 (19 × 27), 196 p. — Paris et Bruxelles. Editions Elsevier, 1955.**

Ce splendide volume attire d'abord le regard par sa magnifique illustration : 4 planches en couleur, carte et plan, 183 photographies, qui sont l'œuvre de véritables artistes, dont le principal est M. Van den Poll, un spécialiste au service de la maison Elsevier. Par leur choix, par leur exécution parfaite, ces images de la Terre Sainte, de ses habitants, de ses monuments, sont aussi esthétiques qu'instructives.

Les leçons qu'elles nous donnent sont exprimées par le texte du P. Lelong qu'elles accompagnent constamment. Cet auteur, qui a beaucoup voyagé dans le monde entier, même dans des régions très peu connues, et qui en a rapporté de beaux livres illustrés, n'a pas donné ici un journal de son voyage en Palestine, ni livré ses impressions personnelles. Il a voulu montrer dans la « Terre Sainte » le cadre de vie dans lequel Jésus se mouvait ainsi que le peuple choisi dont il avait voulu naître et qui l'avait préparé et préfiguré. La terre palestinienne, les souvenirs bibliques qu'elle évoque, les beautés qu'elle renferme ne sont pour le P. L. que le lieu géographique et historique, le terrain où devait fleurir la tige de Jessé. Ce point de vue original distingue l'ouvrage de tous les autres. Il redonne par surcroît toute son importance religieuse à l'Ancien Testament, préparation providentielle du Nouveau : tous deux sont inspirés ; tous deux contiennent et proposent à la foi humaine la Révélation divine.

Ce beau livre sera un excellent cadeau de Noël. Il plaira à tous les amateurs d'art. Il aura même sa place dans les séminaires et scholasticats où l'étude de la Sainte Ecriture a pris une si grande place. Il aura certainement le franc succès qu'à tous égards il mérite.

Bernard LEURENT, S. J. — **La consécration de Marie à Dieu.** — **In-8 de 24 p. — Paris, Beauchesne, 1955.**

L'auteur a publié cette étude dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique* (juillet-septembre 1955). Il y étudie le témoignage de la Tradition sur la question de savoir si Marie, avant l'Annonciation, était liée par un vœu de virginité. Il y a des négations récentes sur ce point ; elles s'appuient sur une exégèse qui restreint la portée de Luc, I, 34. Le P. interroge la tradition et conclut : « Marie avait consacré à Dieu sa virginité avant l'Annonciation... Cette affirmation n'a jamais fait l'objet de controverses dans l'Eglise catholique... En fait, tous les docteurs s'accordent à voir dans la question de Marie l'affirmation de ce vœu. Cet accord constitue-t-il une interprétation authentique de ce texte ? Cela nous paraît au moins probable ». Toutefois une note liminaire de la rédaction de la revue rappelle que l'interprétation de Luc, I, 34 « est librement débattue entre les exégètes catholiques » et que le P. L. « ne conteste pas les droits de l'exégèse scientifique livrée à ses seuls moyens d'investigation ». On peut penser que ce prudent décrochage ne s'imposait pas dans la circonstance : quoi qu'il en soit de « l'exégèse scientifique », il y a pour l'exégèse catholique une norme d'interprétation qui est précisément la Tradition et le sens catholique.

Denis BUZY, S.C.J. — **Marie de Nazareth.** — **In-16 (14 × 19), 220 p. — Paris, Edit. de l'Ecole, 1955.**

L'auteur, supérieur général des Pères de Bétharram, s'est inspiré, pour écrire ce livre : 1° de sa connaissance approfondie de l'Evangile, 2° de la Terre Sainte, 3° et fait appel aux lumières d'une psychologie toute pénétrée de piété. Il déclare aussi que son travail a été entrepris parce qu'il y a actuellement du nouveau sur la Sainte Vierge.

D'abord les exégètes ont mieux compris, récemment, toute la portée de ce que disent les auteurs de l'Ancien Testament sur la pauvreté et sur les pauvres de Yahwé. Marie et son milieu appartenaient à ces élus, que Jésus devait bientôt placer en tête de ceux qu'il béatifierait. Mais déjà Marie, dans son *Magnificat*, s'était rangée parmi ces humbles et ces pauvres. Et à ce propos l'auteur cite avec éloges « le livre remarquable » de notre collaborateur M. Gelin (*Les pau-*

vres de Yahwé, 184 p., 300 f. Paris, Edit. du Cerf, 1954. — Voir *Ami,* 1954, p. 220).

Puis les découvertes faites au bord de la Mer Morte nous apprennent qu'au temps de Jésus existaient déjà des juifs pieux, qui vivaient en commun, dans la pauvreté et la chasteté : les Esséniens ; ce qui n'est pas sans importance pour mieux expliquer les engagements de Marie et de Joseph relativement à la virginité.

Enfin, la piété mariale, depuis les définitions de l'Immaculée Conception et de l'Assomption, s'est attachée à mettre en face de ces grandeurs inaccessibles la vie simple, basée sur la foi de celle dont Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus disait qu'il faudrait avant tout « la montrer imitable », car « elle est plus Mère que Reine ». Mais à vouloir pénétrer ainsi dans « l'intérieur de Marie », comme on disait au XVII^e^ siècle, certains exégètes récents sont venus à « dénier à la Mère du Messie la conscience d'être devenue en même temps la Mère de Dieu », faisant ainsi « commencer à zéro le progrès de sa foi en la divinité de son Fils ». Contre ces excès, notre auteur pose « comme point de départ à la foi de Marie, la connaissance, dès la proposition de l'Ange, de sa maternité divine », fidèle en cela à « la règle d'or » posée par Pie XII (rappelée par Mgr Termier, évêque de Bayonne, dans la préface de ce livre) et commentée officieusement avec une grande fermeté, dans l'*Oss. Rom.* du 14 juillet 1955 (traduction dans la *Doc. cath.* du 4 sept. 1955, col. 1127-1132). En se gardant de ces affirmations minimistes, le P. Buzy est loin de tomber dans l'excès contraire, et nous présente la Vierge vivant ici-bas *de la foi,* et d'une foi dont l'objet croissait sans cesse, à mesure que les événements de sa propre vie et de celle de son Fils lui montraient de nouveaux aspects du dessein rédempteur de Dieu : il n'hésite pas à écrire (p. 15) : « Au cours de cette histoire [de Marie ici-bas] nous apprendrons à ignorer ».

La position prise par le vénérable auteur est donc correcte et sûre, ce qui n'interdit pas de mettre en doute quelques intuitions accueillies par lui. Voici quelques exemples. P. 192, il « conjecture » qu'avant la fin des quarante jours qui vont de Pâques à l'Ascension, Jésus se montra encore à sa Mère « au moins une fois » ; p. 199 : grâce, partiellement à « la douce présence de Marie », il n'y a plus, entre les apôtres, trace « de colère, ni de jalousie, ni d'ambition : les apôtres sont convertis ». Qu'il y eut des progrès sur ce point, c'est certain : il reste pourtant le différend qui à Antioche opposa S. Paul à S. Pierre (Gal., II), ou les conditions dans lesquelles S. Paul se sépara de S. Marc et de S. Barnabé (Act., XV, 37 et ss.). P. 96-97, le récit est disposé de manière à faire supposer que les Anges de Noël vinrent chanter d'abord pour Marie et Joseph leur *Gloria in excelsis,* et qu'un seul d'entre eux se rendit ensuite près des bergers pour leur annoncer la bonne nouvelle. — Excellente, par contre, est la remarque faite (p. 190-191) à propos du silence gardé par l'Evangile sur l'apparition, si probable, du Ressuscité à sa Mère le jour de Pâques : « D'un commun accord, Jésus et Marie se sont fait une loi de séparer la vie publique de la vie privée, les exigences de la Rédemption des satisfactions naturelles de la famille... Les privilèges de la naissance, a dit Jésus, ne comptent pas pour l'admission au royaume de Dieu (Mt., XII, 46-50). Le Fondateur du Royaume ne devait pas davantage, pour son établissement, tenir compte de sa famille naturelle ».

« *Marie de Nazareth* » est un livre que nos confrères liront avec grand intérêt et profit, et qui peut être mis entre les mains de tous les fidèles, car il est accessible à tous.

Louis BASSETTE. — Le fait de la Salette (1846-1854). — In-8 de X-420 p., 960 f. — Paris, Edit. du Cerf, 1955.

Ce livre est l'œuvre d'un historien. Qu'on remarque l'énoncé du titre. Il s'agit du *fait* de la Salette, non de son symbolisme, de son interprétation doctrinale, etc. Or ce fait, savoir : une apparition de Marie à deux enfants (19 septembre 1846), ressort avec certitude des deux jugements formulés dans leurs lettres pastorales par deux évêques de Grenoble, Mgr de Bruillard (19 septembre 1851) et Mgr Ginoulhiac (4 novembre 1854), jugements basés, tous deux, sur des enquêtes approfondies et sévèrement menées, en un moment où les opinions étaient très partagées et les passions si déchaînées que la moindre défaillance dans les enquêtes n'aurait pu passer inaperçue.

Trois points sont mis en lumière plus complète, par ce nouvel ouvrage, ce qui lui vaut l'approbation motivée de S. Exc. Mgr Guerry dans une lettre-préface : 1° il a compulsé toute la documentation accumulée dans les archives de l'évêché de Grenoble ; 2° il a fait de même pour les documents et arguments des opposants, parus dans des journaux ou des brochures ; 3° il a également retrouvé et exploité des renseignements très circonstanciés sur la position prise par Rome au sujet du fait et des controverses. Et sur ces trois points, il utilise aussi les données que lui ont fournies l'étude d'une foule de correspondances particulières.

Aucun fait n'est allégué sans preuves et références. L'exposé est objectif et ne rappelle en rien le ton du polémiste ou de commentateur. La majeure partie de l'ouvrage consiste en citations. Les notes sont très nombreuses et souvent aussi importantes que le texte. Ce livre, qui peut servir pour une lecture courante attentive, aura surtout son utilité pour une étude vraiment scientifique. Notons enfin que le *Nihil obstat* a été donné par le Supérieur général des missionnaires de la Salette, et l'*Imprimatur* par l'évêque de Grenoble.

Dom GODEFROY BELORGEY. — Sous le regard de Dieu. Initiation à la vie intérieure. — In-16 (12 × 18), 160 p. — Paris, Edit. du Cerf, 1955.

Publié en 1943, cet ouvrage est parvenu à sa 4^e^ édition ; il a atteint le 23^e^ mille. C'est dire combien il est goûté. Et ce succès est mérité par l'excellence de la doctrine, vécue et prêchée avant d'être publiée. L'auteur a puisé aux meilleures sources : l'Evangile, la Règle de S. Benoît, les œuvres de S. Bernard, les livres des auteurs spirituels récents les plus sûrs et les plus réputés. Le style en est clair et accessible à tous. Cette édition est entièrement conforme à la première. Elle a simplement reproduit à la première page une lettre très élogieuse du R. P. général des Cisterciens, Dom Gabriel Sortais.

« Sans vie intérieure, on tombe dans l'hérésie de l'action », a dit Pie XII ; et encore : « La vie intérieure, voilà, pour l'heure présente, le mot d'ordre ». Pour répondre pratiquement à ces consignes du Saint-Père, rien de mieux, pour les religieux, les prêtres et même les laïcs, que cet ouvrage de l'ancien Abbé de Cîteaux.

André DEROO. — L'épiscopat français dans la mêlée de son temps. — In-8 (14 × 20), 428 p., 1200 f. — Paris, Bonne Presse, 1955.

Cet ouvrage, très important, est avant tout un recueil des documents émanant de l'épiscopat français publiés de 1930 à 1954 inclus, et relatifs à tous les événements et mouvements d'opinion qui ont caractérisé cette période.

Dans une 1re partie (p. 15-228), M. Deroo les présente dans leur succession chronologique, les accompagnant d'indications sur les circonstances qui les ont suscités. Les larges extraits qu'il en donne sont groupés sous trois titres : l'épiscopat *a)* devant le désordre d'un monde inquiet (1930-1939) ; *b)* devant les angoisses d'un monde déchiré (1940-1944) ; *c)* devant les structures d'un monde à restaurer (1945-1954).

La 2e partie (p. 229-398) coordonne les enseignements épiscopaux autour des problèmes essentiels de notre époque : la personne humaine ; la famille et l'éducation ; le travail et la propriété ; le syndicalisme et l'organisation professionnelle ; la vie civique ; enfin la vraie mission de l'Eglise. Sur tous ces sujets, les documents récents sont rassemblés, quelle que soit leur date, reliés par quelques explications, rattachés aux enseignements des Souverains Pontifes. Des tables détaillées terminent le volume (p. 401-430). On a, malheureusement, cédé à la manie de renvoyer toutes les notes et références à la fin des chapitres.

Cet instrument de travail est indispensable aux publicistes, même non catholiques, ainsi qu'à tous les dirigeants d'action catholique et à beaucoup de leurs militants. Nos confrères verront, par le résumé donné ci-dessus, combien il peut leur être utile ; l'exactitude et la valeur de ce livre leur est garantie par la lettre-préface du cardinal Liénart qui approuve chaudement ce tableau d'une activité épiscopale dont il fut l'un des artisans les plus influents.

L'évêque et son église. — In-8 (13 × 19), 220 p., 660 f. — Paris, Desclée de Brouwer, 1955.

Sous ce titre paraît un « Cahier de la Pierre-qui-Vire », tout entier consacré à faire connaître aux fidèles et aux prêtres ce que c'est qu'un évêque et quelle est sa fonction dans l'Eglise.

Les articles de 28 auteurs différents sont réunis dans ce but. Les uns sont des citations tirées d'écrits épiscopaux, surtout anciens. D'autres sont des études, parfois de courtes notes, dues à des écrivains vivants, parmi lesquels cinq évêques. Ces pages : 1° présentent des *figures historiques* d'évêques, 2° disent l'*importance* de l'épiscopat dans l'Eglise, 3° analysent les éléments de sa *mission*, comme gardien et interprète de la foi, conducteur, sanctificateur et défenseur de son peuple. On trouve ensuite une nomenclature des actes épiscopaux au cours de la crise mondiale actuelle, de 1938 à juin 1955. Des extraits d'écrits, intimes et publics, du cardinal Suhard achèvent ce portrait composite de l'Evêque. Une note finale emprunte au Droit canon une exquisse de ce qui regarde l'évêque et son administration.

Même après l'ouvrage de Mgr Guerry, ce volume est utile à lire ; il abonde en traits concrets ; le nombre des auteurs y met beaucoup de variété ; quelques belles photographies documentaires et une impression soignée en font une œuvre artistique qui sera certainement appréciée par beaucoup de lecteurs.

Carmel de Rochefort. — **Sainte Marie-Micaëla, Vicomtesse de Jorbalan. — In-8 de 288 p., 600 f. — Paris, Casterman, 1955.**

Voici une sainte peu connue en France. Et cependant sa vie fut si remplie de bonnes œuvres, de mortifications et de charismes surnaturels que sa spiritualité ressemble sur plus d'un point à celle du saint Curé d'Ars, son contemporain. Aussi sa biographie se lit-elle avec un vif intérêt et un grand profit.

Marie-Micaëla Desmaisières naquit le 1er janvier 1809 d'une famille de la noblesse espagnole, originaire des Flandres. Douée de grandes qualités naturelles et d'une profonde piété, elle pratiqua dès son adolescence des actes de charité parfois héroïques. Au cours de visites à l'hôpital de Madrid, elle découvrit la misère des filles perdues et elle conçut le projet de fonder un refuge pour elles. C'était en 1845. Obligée d'accompagner son frère ambassadeur à Paris et à Bruxelles, elle dut confier la charge de l'établissement à un comité de dames. Mais l'œuvre ne fonctionna bien que quand elle-même, revenue en Espagne en 1848, en prit la charge. Les contradictions, calomnies, difficultés pécuniaires et autres furent nombreuses. Elle les surmonta avec un courage héroïque. Elle parvint à fonder une congrégation vouée au relèvement de ces pauvres filles. A sa mort, en 1865, sept maisons étaient établies en Espagne. Actuellement, il y en a près de dix fois plus, répandues dans toutes les parties du monde, et groupant 3.000 pensionnaires rééduquées par les 1.500 religieuses de la congrégation « des religieuses adoratrices, Servantes du Saint-Sacrement et de la Charité ».

Dans toute cette histoire Marie-Micaëla fait preuve d'une énergie peu commune, et de vertus surnaturelles très élevées. Les prodiges tels que guérisons miraculeuses, communications célestes, connaissance des cœurs, prophéties, etc. sont fréquents. Et les péripéties qui ont accompagné la fondation de ses maisons sont instructives. La sainte fut canonisée en 1934.

Ce livre sera lu avec grand profit par un vaste public. Il contribuera spécialement à exciter la dévotion à l'Eucharistie, qui fut l'objet des ardeurs séraphiques de notre sainte et la source de ses nombreux miracles.

N. B. — Dans la partie « *Prédication* » du 22 septembre 1955, p. 323, l'*Ami* a publié un panégyrique de *Ste Marie-Michelle du St-Sacrement ;* mais c'est par erreur qu'il donne comme date de sa fête, le 24 septembre ; c'est le *24 août* qu'il faut lire !

Laurent CARRAU, S. J. — **Memento de l'éducateur d'âmes. — In-8 de 144 p., 650 f. (port, 70 f.). — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1955.**

Dans la préface de cet ouvrage, Mgr de Courrèges, évêque de Montauban, est d'avis que notre temps est « moins riche en directeurs spirituels que les époques précédentes », et il attribue notamment cette infériorité au fait que « bien des prêtres souffrent de n'avoir pas rencontré eux-mêmes de Directeur spirituel ». C'est pour remédier à cette lacune que le R. P. Carrau a condensé dans ces pages l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour être un bon directeur.

La 1re partie contient les *principes généraux de la Vie spirituelle :* fondement, étapes (les 3 voies), soutien (exercices spirituels, recours aux sacrements, discernement des esprits), la vocation (du prêtre, du religieux, du missionnaire, du frère convers, des religieuse, des laïcs). La 2e partie résume les *éléments de caractérologie et de pédagogie :* connaissance des tempéraments et pédagogie qui leur est appropriée ; morpho-psychologie ; connaissance des caractères et conseils adaptés à chacun d'eux ; puis pédagogie de la volonté, du jugement, de la nervosité, de la chasteté, du scrupule, éléments de psychothérapie, valeur du christianisme. La 3e partie contient des *schémas spirituels pour les divers âges :* enfants et adultes, jeunes gens et jeune sfilles, urbains et ruraux, célibataires et personnes mariées. Pour chaque cas l'A. expose les difficultés qui se rencontrent, les ressources, l'attitude sacerdotale à prendre et les conseils à donner.

Cette riche synthèse n'a pas, pensons-nous, son équivalent. Pour accumuler tant de notions en si peu de pages, l'A. a procédé par suggestions et notes très brèves, classées, numérotées, et d'une typographie aérée. Cette densité ne nuit pas à la clarté (sauf peut-

être à la p. 42, où on aurait pu mettre un renvoi à la p. 93). Nos confrères, surtout les jeunes prêtres, auxquels l'A. a spécialement pensé, auront là un sommaire tenant lieu de plusieurs ouvrages divers, qui leur rendra de grands services.

Fiches de Pédagogie religieuse « Vérité et Vie ». — Séries 26, 27, 28 (avril à décembre 1955). — Centre de Pédagogie chrétienne, 27, rue des Juifs, Strasbourg. (Abonnement annuel 900 f. C. c. p. Strasbourg, 1186.60.)

Les fiches « *Vérité et Vie* » continuent de paraître et, de l'aveu de ceux qui les utilisent, constituent le meilleur instrument de travail pour l'enseignement du catéchisme. La série 26 est spécialement consacrée à *l'Eucharistie* (bases doctrinales, introduction aux problèmes pédagogiques, et leçons pour les divers âges). La série 27 continue en partie le même sujet. La série 28, équivalent à un fort volume, renferme 4 fiches d'éducation *biblique* et 8 sur *divers sujets* (bibliographie catéchistique et choix de chants pour l'Avent, formation religieuse pour tous âges, exemple de célébrations, conférence et suggestions sur l'espérance).

N. B. — Parmi les anciennes séries, seules sont encore à vendre les séries 22 et 23 de l'année 1953-54 (France, 400 f. ; Etranger, 450 f.) et celles de l'année 1954-55 (séries 24 à 27). Les fiches ne se vendent que par séries, sauf la fiche 183 (Découverte progressive de Dieu, par Françoise Derkenne, 48 pages, octobre 1953) qui existe en tirage séparé.

Louis JANSSENS, professeur à l'Université de Louvain. — **Droits personnels et Autorité.** — In-12 de 77 p. — Edit. Nauwelaerts, Louvain ; ou Paris, Vrin, 1955.

Cette plaquette réunit 3 conférences données à l'Université de Fribourg. *Personne et Société, Autorité et Bien commun, Droits personnels et Autorité,* ces sujets classiques sont étudiés en fidélité à la doctrine traditionnelle chrétienne. Ils le sont par un philosophe soucieux de repenser et de faire redécouvrir la vérité immuable à partir des positions admises par un esprit moderne. Les analyses se développent d'une manière rigoureuse et abstraite, mais ne perdent pas de vue les situations actuelles qu'elles doivent éclairer. Ainsi est-on heureux de lire les belles conclusions de la 1re conférence, sur l'éducation, — ou les développements de la 2e partie sur les fonctions de l'autorité (paternalisme, obligation scolaire, sécurité sociale, colonisation, etc...). Dans la 3e partie d'autres problèmes non moins pratiques sont touchés : propriété, démocratie politique et démocratie sociale, planification, etc. D'heureuses formules viennent à point résumer et condenser une pensée clairement développée par ailleurs.

L. LOYEZ. — **Personne et prospérité commune. Au-delà du Totalitarisme et du Prolétariat.** — In-12 de 180 p. — Paris, Letouzey, 1955.

« Nous sommes résolument de ceux qui croient encore à la valeur pratique, disons même à la portée économique de la métaphysique et de la théologie ». Cette fière déclaration de l'a. dans son introduction est parfaitement justifiée par la réussite de son essai. Partant des notions soigneusement élaborées d'individu et de personne, l'a. établit sur des bases solides les relations de la personne et de la communauté. Son étude débouche logiquement sur les problèmes les plus cruciaux de notre époque : propriété privée, capitalisme, prolétariat.

Toute une école de penseurs thomistes a établi les rapports de la personne et de la société civile sur la distinction : individu-personne. L'individu (caractérisé par l'aspect matériel de l'homme) est au service de la société ; mais la société est au service de la personne (entendons l'homme en tant que spirituel). Contre cette formule l'a. réagit : « C'est formellement *en tant que personne* et dans la mesure où il est plus personnel que l'homme est social et plus *communautaire* » (p. 114). Et les dangers sont grands d'une société établie sur la base des individus : tout grégaire ou masse collective.

Une si grave conséquence ne se produirait qu'au prix d'une mutilation de l'homme, dépouillé de sa personnalité. Les thomistes pris à partie sont loin d'une telle aberration. On peut même penser qu'ils ont plus justement marqué que le lien social (pour nous les plus faibles parmi les esprits, immergés dans la matière) s'établit au niveau du sensible, par le corps et les signes corporels et l'utilisation de ce monde matériel où se déroule notre existence corporelle. C'est donc par ce côté, le plus lourd de notre nature, que se construit la société temporelle, sans oublier que cet aspect de notre être fait partie de notre substance et participe à la dignité de notre personnalité. Celle-ci n'est donc pas absente de notre engagement social et le lien corporel est l'instrument de la communion des personnes. Le mérite de ce livre est, à coup sûr, d'avoir rappelé cette présence de la personne pour l'établissement de la vie d'une communauté.

La démonstration de M. L. est vigoureusement menée, chaleureusement exposée. Quiconque ne redoute pas le contact avec une pensée dense, sans cesse inspirée de S. Thomas, tirera grand bénéfice de cet ouvrage.

Mgr Fulton SHEEN. — **La vie vaut d'être vécue.** 1re série. Traduit et adapté de l'américain par Marcelle Loutrel-Tschirret. — In-16 (12,5 × 18), 256 p., 570 f. — Tours, Mame, 1955.

C'est un recueil de vingt-trois conférences télévisées que Mgr F. J. Sheen, auxiliaire de l'archevêque de New-York, a faites en 1953. Les sujets en sont très variés, mais toujours envisagés sous leur aspect religieux et moral. Le titre de la première causerie a donné son titre à l'ouvrage et en voici quelques autres pris au hasard : *la fatigue ; la formation du caractère ; la tolérance ; peines et souffrances ; l'infini de la petitesse* (l'humilité) ; *comment les mères ont été faites ; pour le meilleur et pour le pire* (les « tensions » entre époux) ; etc...

La traductrice nous avertit qu'au lieu d'offrir une traduction littérale (ce qui eut été une trahison), elle a dû adapter le texte, établi seulement pour la télévision, et l'alléger d'allusions intelligibles pour le seul public américain.

Mais elle a conservé tout ce qui faisait déjà l'attrait des livres de l'éminent prélat antérieurement publiés en français : exemples les plus simples et les plus familiers, humour, pittoresque, etc., et nous souhaitons à ces conférences de faire autant de bien à leurs lecteurs d'Europe qu'elle en ont fait en Amérique sur les écrans de la télévision.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 novembris 1955

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)